

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 46

MONTREAL, 20 AVRIL 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS.

LES TROIS GRACES



ON LEUR A FAIT FAIRE LEUR PHOTOGRAPHIE POUR PAQUES!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BRESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 20 AVRIL 1895

AVIS IMPORTANT

Le SAMEDI, dans le prochain numéro (27
Avril) commencera la publication de

L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC,

si impatiemment attendue par le public.
Nous prions une dernière fois nos lecteurs
et abonnés, de bien vouloir en informer
leurs amis et connaissances, afin que les
ordres nous parviennent dans le plus bref
délai.Cette prime exceptionnelle étant forcément
limitée et chaque ordre recevant un
numéro de classement aussitôt qu'il nous
parvient, les retardataires seraient exposés à
n'être pas servis.

Pensées d'un Ebéniste

Les métaphores ne sont pas de la science.

Souvent on déplaît sans sujet, parce qu'on a plu
sans motif.La société, à l'imitation de la nature, dévore
toute chose inutile.L'esprit ne fait que des sottises, quand il n'est
pas accompagné du jugement.Le temps n'est qu'un cadre que Dieu nous
donne : à nous de le bien remplir.Des malins inventent des monstres pour faire
peur aux autres et acquérir une réputation de
courage en les bravant.Dans l'infortune, un Turc se résigne, un Russe
se soumet, un Espagnol se tait, un Anglais se
tue, un Français peste.Si quelqu'un vous dit qu'on peut s'enrichir au-
trement que par le travail et l'épargne, ne le
croyez pas : c'est un empoisonneur.Les meilleures choses déplacées, dit Quintilien,
perdent tout leur prix, et le mérite d'une chose
consiste souvent bien plus dans l'à propos que
dans la chose elle-même.La mort, — disait un médecin — c'est un huis-
sier ; les maladies sont des assignations ; une pre-
mière attaque d'apoplexie est un avertissement
sans frais, la seconde est une contrainte ; la
troisième une saisie-exécutoire.La vie ressemble assez à un voyage en voiture :
pendant la première partie du voyage, nous
sommes assis dans le sens de la voiture et nous
regardons le chemin à faire ; pendant la seconde,
nous sommes assis à rebours et nous regardons le
chemin parcouru.

MÉTAPHORE

Deux Anglais sont arrêtés dans la lecture d'un
livre français par cette expression métaphorique,
un tantinet prétentieux : "Nager dans des flots
d'harmonie." Après quelques recherches dans le
dictionnaire et quelques instants de réflexion :
—Voilà, dit l'un d'eux, j'ai trouvé ; cela signi-
fie : "prendre un bain de son."

CONSIGNE OBSERVÉE

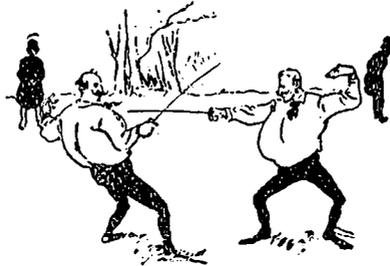
On avait défendu à un Suisse de laisser entrer
personne aux Tuileries. Un bourgeois s'y pré-
sente.

"On n'entre pas, dit le Suisse.

—Aussi je ne veux pas entrer, mais seulement
sortir du Pont-Royal.

—Alors s'il s'agit de sortir, vous pouvez passer"

L'HONNEUR EST SATISFAIT



Légende sans paroles.

LE CRUCIFIEMENT

(Pour le SAMEDI)

Les ténèbres couvrent le monde,
Et le soleil s'est obscurci ;
Tout se tait, et la terre et l'onde,
La Vierge pleure, le voici !
Jésus, vous ô mon espérance,
Ayez pour ce peuple félon,
Pour le Juif, cause de souffrance,
Un regard divin de pardon. . . .
On vous saisit, on vous tourmente,
On vous jette un rouge manteau,
On rend votre mort bien plus lente,
Pour blasphémer jusqu'au tombeau.
Ils insultent à votre face,
Voilà qu'ils se moquent de vous,
On a déjà choisi la place
Où vous allez mourir pour nous. . . .
Voyez, on crache à sa figure,
On met dans sa main un roseau,
Combien d'outrages il endure.
Et l'impie a dit : "Que c'est beau. . ."
Oui, c'est beau tant de patience,
Tant de bonté et tant d'amour,
Qu'il a pour nous depuis l'enfance,
Mais il doit mourir en ce jour.
Vois, on le conduit au Calvaire,
Tous tes péchés le font souffrir.
Par toi fut tissé son suaire,
Pêcheur, ton Sauveur va mourir !
Toi, monticule ensanglanté,
Génis et pleure l'injustice,
Car son gibet y fut planté,
Tu fus le lieu de son supplice.
La mort s'approche, le réclame.
Tout-à-coup sa voix retentit :
"Mon Père, recevez mon âme."
L'âme de Jésus-Christ partit.
Pêcheur indigne, courbe-toi.
Penche ton front audacieux,
Car tu fis mourir Dieu, le roi
Du monde entier et des cieux.

AVABLE BERTHELOT CARON.

Québec, 9 avril 1895.

DANS UN RESTAURANT A 15c

—"Garçon, ce steak n'est pas mangeable, c'est
du cuir. . ."Le garçon (haussant les épaules). — Pour ce
prix-là, vous ne voudriez pas avoir du cuir de
Russie. . ."

MOTS D'ENFANTS

La mère. — Allons, il est tard, Lillie, et tu dois
aller te coucher, tu sais bien que les petits pou-
lets vont se jucher au coucher du soleil !Lillie. — Oui, mais leur maman va aussi se cou-
cher avec eux.—Maman, un poireau c'est une poire cuite,
dis ?—Mais non, mon enfant ; pourquoi crois-tu
cela ?—Tu m'as dit l'autre jour qu'un pruneau
c'était une prune cuite !

Gratuitement ! gratuitement ! gratuitement !

L'Histoire de Jeanne d'Arc

Sera, le 27 avril, offerte en prime par le SAMEDI à tous
ses abonnés et lecteurs.Petite Correspondance du
"Samedi"J. P. Mariville. — Adressez nous la solution du pro-
blème que vous avez envoyé. Il ne peut être publié sans
cela.M. des P. — Nérée ; terme mythologique désignant un
Dieu marin.

Julia. — Pris note de votre désir ; paraît le 20.

P. V. (St-Lin). — L'eau est un protoxyde d'hydro-
gène et sa formule est HO.Conperose blanche est du Sulfate de zinc ; de bleue,
Sulfate de cuivre ; de verte, Sulfate de fer, leurs for-
mules respectives sont : $SO_3 Zn$, $SO_3 Cu$, $SO_3 Fe$.

DOCTEUR OX.

E. B. — Autres solutions justes. — Désigne les solutions
justes autres que celle donnée par l'auteur du problème.
(Nous en tenons néanmoins compte au même titre).
Pour le problème, nous nous sommes également con-
formés à la solution indiquée par l'auteur.A. Guérette. — C'est effectivement une erreur typogra-
phique ; merci.

Paraîtra dans le SAMEDI, le 27 AVRIL, L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

UNE CAROTTE MILITAIRE

Il y a bientôt un demi siècle de cela.

Dans ce temps-là, quand nos soldats avaient à faire un long trajet, soit pour rejoindre leurs corps, soit pour changer de garnison, ils ne devaient compter sur aucun autre moyen de locomotion que celui dont les avait pourvus la prévoyante nature ; ils effectuaient le voyage à pied, sac au dos, et par étapes.

Or, l'aventure que nous allons raconter se passa en Provence pendant l'une de ces étapes de jadis, si fertiles parfois en incidents de route, au hameau de X..., choisi par l'un de nos régiments en marche pour y faire la grande halte et la soupe.

Celui-ci ne se composait que de cinq ou six maisons, dont deux fermes d'assez vastes proportions, servant en même temps d'auberges et fréquentées par les nombreux rouliers et voituriers de l'époque : leurs industriels habitants se faisaient une active concurrence.

La halte du régiment fut pour eux une véritable aubaine, car, pendant que cuisait la soupe au lard, les troupiers, altérés par la poussière de la route, se présentèrent sans discontinuer à l'une et à l'autre des auberges pour acheter le vin nécessaire au repas.

Les acheteurs furent au début plus nombreux chez celui des deux fermiers aubergistes que nous appellerons Pierre et dont l'établissement avait quelque peu meilleure mine que celle de son concurrent : mais bientôt, tout au contraire, l'autre, à qui nous donnerons le nom de Finaud, vit sa clientèle augmenter rapidement pendant que celle de Pierre diminuait à vue d'œil.

Car, pendant que Pierre, comme tout bon commerçant a coutume de faire, se faisait remettre, outre le prix du vin (deux sous le litre à cette époque en Provence), la valeur du litre en verre prêté pour l'emporter, c'est-à-dire quatre sous en plus, en promettant de les restituer quand on le lui rapporterait vide ; notre Finaud avait inau-

guiné, pour mieux achalander sa boutique, de ne faire payer le vin et de prêter gratuitement aux troupiers le litre dans lequel il le leur livrait, — à la condition, bien entendu, qu'ils lui rapporteraient les flacons vides avant le départ.

Naturellement l'aimable procédé de maître Finaud fut rapidement connu des soldats : les premiers servis eurent tôt fait de mettre leurs camarades au courant de la différente façon de procéder des deux débitants.

Voilà pourquoi les acheteurs se présentèrent bientôt de plus en plus nombreux chez Finaud pendant que le malheureux Pierre se morfondait sans y rien comprendre à attendre vainement des clients.

Le troupiers français est naturellement malin et généralement *carottier*, pour nous servir de l'expression usitée au régiment. Or dans cette circonstance, les soldats de passage à X... tirèrent, aux deux aubergistes, une *carotte de longueur* telle qu'elle révolutionna tout un coin de la Provence et que, dans le pays, on crut un instant qu'on n'en verrait jamais la fin.

En effet, dès qu'eût été donné le signal de se préparer à reprendre la marche, chaque acheteur de vin se précipita de nouveau vers les deux auberges pour restituer les litres vides. Mais, au rebours de ce qui s'était passé auparavant, ce fut cette fois chez le débitant qui s'était fait payer les flacons prêtés qu'affluèrent les soldats, réclamant en toute hâte le montant de leur nantissement.

Le brouhaha était tel que Pierre n'eut guère le temps ni la possibilité de se rendre compte de l'excessive quantité de litres vides qui lui étaient ainsi apportés ; à peine pouvait-il suffire à distribuer les quatre sous qui lui étaient réclamés à chaque restitution par ses clients de passage, tous plus pressés les uns que les autres de reprendre leur place dans le rang.

On juge de la fureur de Pierre et de Finaud quand, après le départ du régiment, ils purent

constater leur double mésaventure. Bien qu'il eût vendu une plus grande quantité de vin que son concurrent, Finaud éprouvait quand même une perte sensible par suite de la non restitution d'une centaine des litres qu'il avait prêtés : quant à Pierre, déjà mécontent d'avoir peu vendu, il se trouvait, par surcroît, avoir dépensé une assez grosse somme pour s'encombrer de flacons dont il n'avait nul besoin.

En définitive, ils étaient *refaits* tous les deux, et ni l'un ni l'autre n'admettait la possibilité de l'être, ni ne voulait subir la moindre perte.

Il fallut aller en justice...

Et voilà comment une simple *carotte* tirée par de malins troupiers fut l'origine d'un long procès et d'une grosse discorde qui divisèrent en deux camps ennemis, pendant plusieurs années, les habitants du petit hameau de X... d'ordinaire si paisible ; — car chacun prit naturellement fait et cause pour l'un ou l'autre des adversaires.

On en causa longtemps en Provence.

PIEDERANC

UN REMÈDE CERTAIN

Maîtresse de maison. — Il faudrait bien que jø trouve quelque chose pour éloigner ce gros chien qui revient sans cesse à la porte.

Pensionnaire. — Passez lui ce steak et vous pouvez être sûre qu'il ne reviendra plus.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

sera la prime la plus importante qui ait jusqu'à ce jour été gratuitement donnée par un journal à ses lecteurs et abonnés.

CARNET DU DOCTEUR

LE HOQUET

Le hoquet est déterminé par une sorte de convulsion du diaphragme ; il consiste en une série d'inspirations brusques : le diaphragme s'abaisse rapidement, l'air se précipite dans les poumons et fait entrer en vibration les lèvres de la glotte, d'où le son produit.

Le hoquet survient, la plupart du temps, chez les individus nerveux et chez les jeunes enfants dont l'estomac est rempli outre mesure ; il peut être aussi provoqué par l'ingestion d'aliments trop fortement épicés.

Un grand nombre de moyens ont été conseillés pour arrêter le hoquet. Il est recommandé de détourner l'attention du patient ; c'est ainsi qu'on lui dira de compter les mouches au plafond, etc. ; on cherche à l'effrayer ou à le surprendre et, si l'on y parvient, le hoquet est arrêté. On essaye de suspendre un instant la respiration, soit en comptant tout haut et d'un seul trait jusqu'à trente, soit en criant plusieurs fois et avec volubilité une même phrase ; soit, ce qui vaut mieux, en buvant un verre d'eau froide à petites gorgées, et en se pinçant les narines.

Il faut provoquer l'éternuement, soit par des chatouillements dans le nez, soit à l'aide de tabac à priser ; si l'on éternue, le hoquet est arrêté au coup.

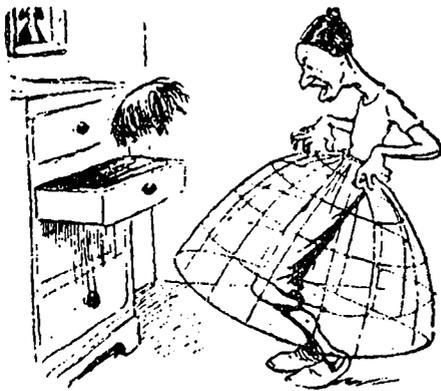
Le procédé le plus commode à employer, le plus inoffensif et le meilleur, consiste à sucer un morceau de sucre imbibé de vinaigre, ou à boire une cuillerée à café de bou vinaigre dans lequel on a mis fondre du sucre. Au cas fort rare où le résultat n'aurait pas été immédiatement obtenu, on donnerait une seconde cuillerée.

Un procédé très efficace, mais qui n'est pas à la portée de tout le monde, car il exige des connaissances anatomiques, consiste à exercer une pression sur le nerf diaphragmatique ou phrénique à son passage derrière la clavicle, entre les deux points d'attache du muscle sternocléidomastoïdien.

Ajoutons que, dans le cas de hoquet violent et inextinguible, il faut recourir aux aspersions froides, à des applications révulsives sur l'estomac, à l'absorption d'éther, etc. ; il peut même être prudent d'appeler un médecin.

DOCTEUR OX.

UNE HISTOIRE DE REVENANTS



I

La vieille tante Betzi, qui porte toujours des crinolines comme au vieux temps, voulut un jour contempler la perruque de feu l'oncle John son époux. Elle ouvrit un tiroir quand...



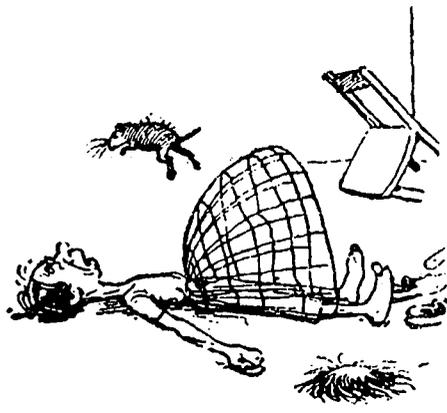
II

...à sa grande stupeur, la perruque lui sauta à la figure !



III

De terreur, cette pauvre tante Betzi s'évanouit.



IV

Elle n'a jamais su que son effroi avait été causé par un rat qui avait élu domicile dans la perruque et elle raconte à ce sujet une terrible histoire de revenants.

SUR LA PLAGE

Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

— *Le vent se lève et les vagues se font plus furieuses et plus nombreuses.*

quand le bois arrêter et apprenez moi à le faire au premier mot ; si vos guides viennent à se casser, vous ne vous repentirez peut-être pas de ne vous être appris à marcher à la parole.

— Ne me faites pas boire de l'eau glacée ; ne me mettez pas dans la boue, un mors gelé, mais réchauffez le en le tenant durant une minute collé sur mon corps.

— Ne me demandez pas de reculer en me bouchant les yeux, car j'ai peur de le faire.

— Ne me faites pas trotter en descendant une côte un peu raide, car si quelque chose se cassait, je pourrais à mon tour vous faire casser le cou.

— Ne me mettez pas une bride dont les ouillères me fassent mal à la tête, car j'ai envie de voir en avant.

— Ne soyez pas assez négligent au sujet de mon harnais, pour ne vous occuper de le réparer que quand vous vous apercevrez qu'il m'a fait une douloureuse blessure.

— Ne me prêtez pas à un déceuvé qui ait moins d'esprit que moi-même.

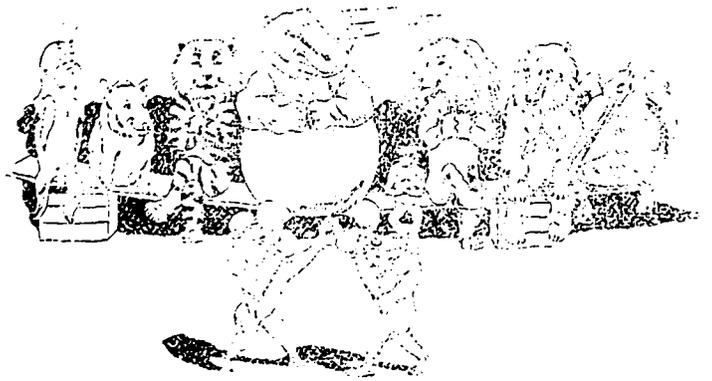
— N'oubliez pas qu'on lit dans un vieux livre ami, de tous les opprimés, la Bible :

— L'homme juste a de la miséricorde même pour sa bête, mais le méchant est sans entrailles.

— Donnez moi, disait Fontenelle, une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, et je ne desespèrerais pas que des nations entières n'embrassent cette opinion.

LA GRANDE LUTTE AU PARC SOHMER

Conte de la Grande Guerre



Battu en trois rondes.

SI LE CHEVAL POUVAIT PARLER

Si le cheval pouvait parler, voici ce qu'il dirait :

Quand il fait un froid de Sibérie, ne m'attachez pas à un poteau ou autre objet de fer, car la peau de ma longe m'est nécessaire.

Ne me laissez pas attaché la nuit dans un endroit dont le sol est dangereux pour se coucher ; car je suis attaché et incapable de choisir l'endroit où je me couche.

Ne me forcez pas à manger plus de sel que j'en veux, en en mettant dans mon avoine ; je sais mieux que nul autre animal combien il m'en faut.

Ne croyez pas que parce que je m'empresse sous le fouet, je ne me fatigue pas ; vous vous tremousseriez autant que moi si l'on vous y contraignait à coups de fouet.

Ne vous figurez pas que parce que je suis un cheval, je suis capable de manger toutes sortes de mauvaises herbes.

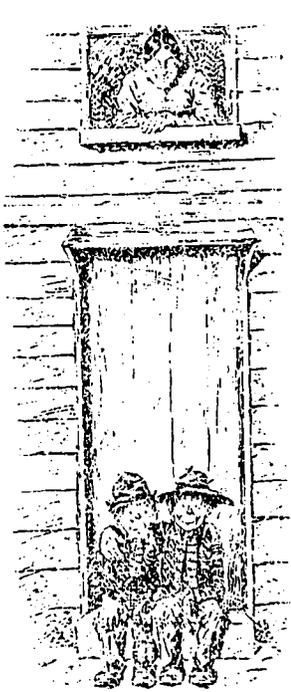
Ne me donnez pas des coups de fouet parce que j'ai eu peur de quelque chose le long de la route, car la fois suivante je m'en souviendrai et il pourrait vous arriver un malheur.

Ne me faites pas trotter en montant une côte, car là je suis obligé de vous monter, vous et votre voiture, avec moi-même. Faites-en vous-même l'essai ; essayez de monter une côte avec une lourde charge en courant.

Ne me laissez pas dans une écurie plongée dans les ténèbres, car quand vous m'en faites sortir, la lumière me fait mal à la vue, surtout quand la terre est recouverte de neige.

Ne dites pas *ho* (arrête) à propos de rien. Ne me dites d'arrêter que

COMME DEUX FRÈRES



I

Mc Boncour (à sa fenêtre). — Pauvres enfants, comme ils ont l'air de s'aimer. Ça doit être les deux frères. Je vais leur jeter une pièce de 25 centins qu'il se partageront.



II

— Comme ils s'aimaient.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

VII

LA GALETTE LORRAINE

Le feu flambe au four, un feu clair
De ramille et de brande,
Et le pain chaud embaume l'air
De son odeur friande.
— Payse, prends sur le buffet
Le grand plateau de frêne,
Et montre aux enfants comme on fait
La galette lorraine.

D'avance tout est préparé
Dans la huche entr'ouverte ;
Fleur de froment, beurre paré
D'un lit de vigne verte,
Œufs frais pondus de ce matin
Et crème virgiale,
Sentant le fenouil et le thym
De la friche natale.

La payse d'un doigt léger
Pétrit la pâte fine ;
Tout autour d'elle on voit neiger
De la fleur de farine.
Les marmots au regard charmant
Couleur de violette
Parmi ce neigeux pondroisement
Contemplant la Galette.

— N'épargne pas le beurre ! Encor
Payse, à pleine tranche !
Bats les œufs jaunes comme l'or
Avec la crème blanche ;
Puis, lentement, avec amour,
Répands-les sur la pâte...
C'est parfait ! Maintenant, au four,
Au four, qu'on se hâte !

Toute chaude sur le bahut,
Savoureuse, alléchante,
Voici la Galette... Salut,
Toi qu'on aime et qu'on chante
Du pays Messin au Barrois,
Des Vosges à l'Argonne,
Partout où le mâle patois
Des fiers Lorrains résonne !

Qu'on nous apporte un vin du cru
A sève pétillante,
Et trinquons ferme, arrosons dru
La Galette bouillante.
Buvons à l'ancien souvenir,
A la commune haine,
Aux revanches de l'avenir,
A la libre Lorraine !

ANDRÉ TUFERDET.

Chronique Mondaine

OBLIGATIONS DU PARRAIN ET DE LA MARRAINE

Dès que le futur parrain est avisé du choix qu'ont fait de lui les parents pour tenir leur enfant sur les fonds baptismaux, il leur en adresse de suite ses remerciements ; il fait une visite à sa commère quelques jours avant la cérémonie, en compagnie du père de l'enfant.

Il laisse toujours le choix des noms à donner, au père et mère et à la marraine, et ne donne le sien que quand il en est prié.

Dans la matinée du jour du baptême, ou même la veille, il envoie à sa commère des boîtes et des sacs de dragées, un bouquet et un cadeau — généralement des gants — insérés dans un coffret ou dans un sachet. Il adresse, en même temps, à la mère de son filleul, des boîtes de dragées, afin qu'elle puisse en faire la distribution à celles de ses amies qui n'ont rien à attendre du parrain ni de la marraine.

Le parrain doit également un cadeau à son filleul ; c'est ordinairement le poëlon, assiette et cuiller à ses initiales, en argent ou en vermeil, ou encore un beau hochet en argent. C'est lui qui fait largesse au prêtre, aux enfants de chœur, au sonneur, aux domestiques du père et à la nourrice de l'enfant.

Il va prendre sa commère chez elle en voiture et l'amène chez les parents de l'enfant.

Preennent alors place dans cette voiture : la marraine, la mère, la femme qui porte l'enfant et lui-même, pour se rendre à l'église. Le père emmène en voiture ses autres invités.

C'est dans une boîte de dragées que le parrain insère le billet de banque ou la pièce d'or ou d'argent qu'il veut offrir au prêtre officiant. Dans le cas où ce serait un prélat qui donnerait le sacrement, il faudrait bien se garder de procéder ainsi, mais alors prier le cardinal ou l'évêque d'accepter en présent soit un calice, des burettes en vermeil, ou tout autre objet servant au culte.

Après avoir signé sur le registre des actes de baptême, le parrain dépose sur la table, enveloppée dans un papier blanc, la somme qu'il destine au sonneur, bedeau et enfants de chœur.

Cette gratification peut également être contenue dans une boîte de bonbons.

Au retour de l'église, le parrain distribue des gratifications plus ou moins importantes aux serviteurs de la maison, à la sage-femme, à la nourrice, etc., ces sommes sont contenues dans des sacs de dragées.

Les boîtes et sacs sont bleus pour un garçon, roses pour une fille. Ils portent les prénoms de l'enfant et la date de son baptême.

Enfin, un parrain doit des dragées à toutes les femmes qui font partie de ses relations.

On voit que le parrainage est un titre assez onéreux, et que, outre les obligations qu'il crée pour l'avenir, à celui qui en accepte l'honneur, il se traduit, pour le présent, en une dépense assez considérable ; il ne faut donc pas l'imposer à un homme dont la modeste position en pourrait souffrir.

La marraine, qui est choisie par les parents, les en remercie avec empressement. Si elle est jeune fille ou très jeune femme, il est nécessaire qu'elle soit assistée d'un tiers pendant la visite que lui fait le parrain, et lorsqu'il vient la chercher pour aller, de chez elle, chez les parents de l'enfant.

Elle doit se récuser si on lui laisse le choix des noms et ne donne le sien que si on l'en prie.

Elle distribue aux femmes de ses amies les dragées que lui a données le parrain.

Si la marraine est une jeune fille, elle doit faire savoir au parrain qu'elle n'acceptera de lui qu'un bouquet et des dragées.

Le baptême est le commencement de relations courtoises qui sont continuées entre le parrain et la marraine.

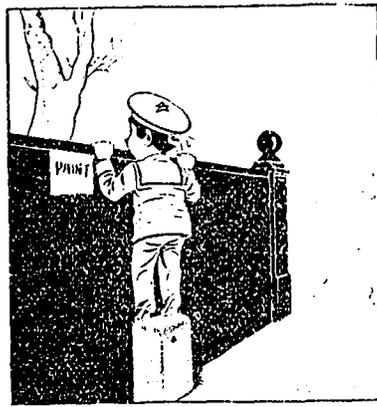
Si la marraine est mariée, son mari invite le parrain à dîner — avec les parents du filleul — quinze jours ou un mois après la cérémonie.

BLANCHE DE SAVIGNY.

BONNE PRÉCAUTION

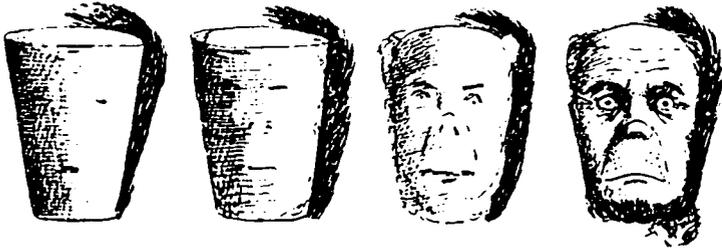
On demande à Boireau ce qui signifie des épingles qu'il a piquées en croix à sa boutonnière.
— C'est, répond notre ami, pour me faire penser de dire à mon frère qu'il me demande si j'ai oublié de faire ce qu'il m'avait recommandé.

SIMPLE HISTOIRE



On il est question d'un petit garçon et de sa maman, d'une bulle et d'un mur fraîchement peint.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



Un homme de Cork (Irlande).

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Toto monte en bateau à vapeur pour la première fois

— Oh ! maman ! vois donc la grosse locomotive qui se baigne !

Calino se plaint du caractère de sa belle-mère :
— C'est un monstre, voyez vous ! un monstre ! Heureusement je ne la vois que deux fois par an, quand elle vient à Paris.

— Quelle chance !

— Oui ! mais elle reste six mois chaque fois !

Après la tragédie d'*Adélaïde*, de Henry James Pyc, quelqu'un ayant dit :

— Je suis étonné qu'elle n'ait pas été sifflée...

— Comment voulez-vous, lui répondit une dame, qu'on bâille et qu'on siffle en même temps ?

Annnonce cueillie dans un journal de Chicago :

JOHN STENT, docteur-chirurgien

TRAITEMENT DES MALADIES INCURABLES

En cas d'insuccès, s'engage à payer la moitié des frais d'enterrement.

Un parent de province fait le tour du salon.

— Et ça... ce monsieur-là, qui est-ce ?

— C'est le portrait du député qui m'a fait obtenir la croix.

— Ah ! c'est ce qu'on peut appeler de la peinture décorative.

Monsieur Calino en confidence à sa femme :

— Ecoute ! il se présente un bien beau parti pour notre fille, riche, honnête, désintéressé, beau garçon... seulement, il y a un seulement... c'est un enfant trouvé... pas de nom...

Madame Calino bondissant :

— Pas de nom ! Alors j'aurais un gendre qui n'écrirait que des lettres anonymes ? Jamais de la vie !

Le SAMEDI offrira, le 27 avril, comme prime gratuite à ses abonnés

L'Histoire de Jeanne d'Arc

L'héroïne française dont la canonisation se poursuit en Cour de Rome.

— Au camp de Sathonay et à la cantine du 200^e de ligne.

— Mon couteau, il était là, sur la table, et voilà qu'il y est déjà plus !...

— Il n'est pas perdu, va, ton couteau, il est sûrement sur la 2^e file de la 3^e rangée du séchoir du 1^{er} bataillon ; c'est le président de la République, qui l'y a supposé pour te faire une blague.

Mlle Marguerite, une jolie blonde, fille du vieux loup de mer, le capitaine Pamphile, est en vacances.

— Tiens, fillette, lui dit hier le capitaine, bourre-moi ma pipe.

— Mais... petit père, je ne sais pas !

— Comment ? mille sabords !... tu ne sais pas bourrer une pipe ?... Mais qu'est-ce qu'on vous apprend donc à la pension ?

Muzodor, de retour d'Italie, raconte ses impressions à sa femme :

— C'était grandiose, lui dit-il, et si tu savais comme j'ai pensé à toi en contemplant ces ruines !

Toujours les enfants terribles.

Un vieux monsieur attend les parents au salon ; bébé grimpe sur ses genoux, et caressant de sa petite

main le crâne dénudé du visiteur :

— Dis-moi, Monsieur, est-ce que c'est là dessus qu'on te donne le fouet quand tu n'es pas sage ?

— Comment, des cigares de cinq centins, Monsieur Joseph, vous qui ne fumez jamais que des cigares de vingt cent.

— Oh ! cette fois, c'est pour offrir à des amis.

Dans un cercle, autour de la table de baccara :
Un gros monsieur à la face rubiconde interpelle un garçon.

— Quelle heure est-il ?

— Minuit et quart.

— Ah !... sacrebleu... ma femme qui m'attend pour déjeuner.

Chez le concierge :

— De combien de pièces se compose le logement à louer ?

— De trois pièces avec fenêtres sur la rue, et une cuisine, qui reçoit le jour par un cabinet noir !

— Catherine, je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour faire la cuisine, et voilà que vous tournez le roux avec une cuiller d'argent.

— Madame, elle était sale.

A l'école :

Le maître. — Si mes trente élèves mangent en tout 120 pommes, 150 pruneaux et 90 abricots, qu'aura chacun d'eux ?

— Mal au ventre.

Un juif moribond, sa femme assise près de son lit :

— Mon cher Abraham, offre à Jéhovah quelques bonnes actions, repens-toi des mauvaises.

— Les mauvaises... mais je les ai vendues.

— Le roi des animaux ? c'est le lion !

— C'est faux ! le roi des animaux c'est le cheval. Ne parle-t-on pas souvent des chevaux couronnés !

Passage d'un discours prononcé au dernier Congrès culinaire :

— Et maintenant, Messieurs, nous allons aborder la question palpitante par excellence, la question sociale...

Un bon paysan est allé consulter son notaire sur ses affaires de famille.

Au cours de la conversation, le notaire lui demande :

— Le bien dont vous me parlez est-il, oui ou non, paraphernal ?

Le villageois se gratte la tête, puis, après quelques minutes de réflexion :

— Pour sûr qu'il y avait, autrefois, une carrière de ce côté-là. Tant qu'à dire si c'était de la pierre infernale, je croirions plutôt que c'était de la meulière.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

formera un magnifique volume de plus de 400 pages, illustré par les meilleurs artistes.

Le président du Tribunal essaie de réconcilier les époux :

— Comment voulez-vous que je prononce le divorce contre vous ? Vous ne vous êtes même jamais battus !

Le mari, avec un soupir :

— Ce n'est pourtant pas les occasions qui nous ont manqué.

A l'école :

— Savez-vous par qui fut sauvé le Capitole ?

L'élève interrogé entend vaguement les mots soufflés par un camarade.

— Par les oies.

Et il répond bravement :

— Par les zouaves !!!

A la caserne :

Le caporal au conscrit, à la théorie :

— Voyons, vous, le grand rouge, quelle est la plante qu'on porte partout là où qu'on va ?

— Le tabac, mon caporal.

— Mais non, imbécile, c'est la plante des pieds, mille gibernes !

C'EST SA FEMME



La maîtresse. — Qui supporte le monde ?

L'élève. — C'est Atlas, madame.

La maîtresse. — Et qui supporte Atlas ?

L'élève. — Pardon, madame, mon livre ne le dit pas, mais je suppose que c'est sa femme.

LA REVANCHE A TARASCON

Braves Tarasconnais, c'est avec raison que Daudet, dans des pages immortelles, a loué votre courage, votre humeur belliqueuse. Et maintenant encore, nous vous saluons avec admiration, car vous seuls avez gardé, vivant au fond du cœur, le souvenir de notre défaite; vous seuls y nourrissez, avec une sainte colère, le désir de la revanche!

Depuis plus d'un mois, tous les murs de Tarascon étaient couverts d'affiches: on annonçait l'arrivée prochaine, dans la ville, d'un chanteur, *Bellicosus*, dont les chants patriotiques, plus beaux que la *Marseillaise*, électrisaient toutes les populations.

Et dans tous les cafés, dans tous les groupes, dans tous les lieux de réunion on ne faisait que s'entretenir de ce grand événement. Comme aurait dit Rossignol Rollin, de tonitruante mémoire: Il y avait du muscle dans l'air...

Peu à peu, toute la ville prit un air menaçant et déjà l'on ne s'accoutait plus qu'en se disant tout bas, et avec des airs de mystère: La guerre est pour le printemps.

Enfin, *Bellicosus* arriva.

On alla le chercher à la gare en grande pompe; et tous les orphéons de la ville, rangés sur la place, entonnèrent ensemble, l'un la *Marseillaise*, l'autre le *Père la Victoire*, l'autre le *Chant du Départ*, ce qui produisit une cacophonie atroce.

Mais nos Tarasconnais ne s'en apercevaient pas. Ils étaient contents.

Bellicosus avait l'allure guerrière d'un vieux sous-officier. Les cheveux noirs et touffus, les yeux perçants, la peau cuivrée. Et avec cela, un colosse de deux mètres.

Le soir même, devait avoir lieu le grand concert, et l'organisateur de la fête avait annoncé qu'il payait *Bellicosus* cinquante louis.

Dès sept heures, la salle était pleine; on se bousculait déjà à l'entrée.

Le premier chant que *Bellicosus* devait entonner, avait pour titre: *La Revanche*. Dix couplets d'un souffle admirable et qui se terminaient par le mot attendu, qui faisait battre toutes les poitrines: *Revanche!*... "*Rrrrevanche!*"

comme ils disaient tous, ces braves Tarasconnais, en faisant rouler les r.

Un frison passa dans tout l'auditoire quand *Bellicosus*, ferme, intrépide, un fusil au bras, s'avança sur la scène.

Puis, après avoir promené un long regard de conquérant sur toute la salle, il commença:

" Français, Français, écoutez tous..."

Au début, on resta calme. Mais lorsque *Bellicosus* finit le premier couplet par ce vœu patriotique:

" Tarasconnais, exterminons
Tous ces Teutons, tous ces Teutons!"

au bis, la foule enthousiaste entonna avec lui les deux derniers vers.

" exterminons
Tous ces Teutons, tous ces Teutons!"

Bellicosus continua:

" Et s'ils osent jamais repasser la frontière,
Nous les chass'rons à coups de croix dans les reins,
Nous les chass'rons à coups de pied dans le derrière,
Et nous nous griserons avec leur vin du Rhin."

Et *Bellicosus*, faisant le geste d'un homme qui se grise, empoignait son fusil et y buvait comme dans un verre. Et toute la foule, ivre, hurlait, en se grisant, elle aussi, " avec leur vin du Rhin."

Enfin arriva le dernier couplet, celui qui devait se terminer par le mot: *Rrrrevanche*.

Bellicosus, pour produire plus d'effet, alla au fond de la salle et commença:

" Le jour approche, ô mes amis,
Où, dans le sang de nos ennemis,
Nous rougirons nos armes blanches;
Ce jour, ce beau jour là..."

Et *Bellicosus*, après un temps d'arrêt, le visage féroce, l'arme menaçante, courut en avant en criant:

" Ce sera la Rrrr..."

Mais *Bellicosus*, comme fou, n'y voyant plus, fit, au même moment, un faux pas et tomba dans le trou du souffleur.

Et l'on entendit aussitôt éclater ces mots:

— Ah! le sale animal! Il ne peut pas faire attention! J'ai le nez cassé!

C'était le souffleur qui, à demi écrasé par *Bellicosus*, manifestait sa fureur d'avoir été victime, lui seul, de la "*Rrrrevanche!*"

PARISIEN.

OBSERVATEUR

Nouveau pensionnaire (à un ancien).— Probablement que la maîtresse de pension ne permet pas de fumer?

Ancien pensionnaire.— Non, mais vous l'avez-elle déjà dit?

Nouveau pensionnaire.— Pas encore, mais j'ai remarqué que rien ne fumait de ce qui paraissait sur la table.

GRAND TRAIN

" Elle est mariée?
— Depuis quinze jours.

— Avantageusement?
— Je crois bien.

— Ah!
— Son mari mène un grand train.

— Allons donc!
— Il est chauffeur sur la ligne de Québec.

NE TOURMENTEZ PAS LES ANIMAUX



Jimmie est en train de s'expliquer avec Brutus. Voix sortant de la maison.— Allons, voyons, Jimmie, auras-tu bientôt fini de tourmenter le chien?

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Parler de la Société Artistique Canadienne, c'est parler d'un succès sans cesse grandissant.

L'intérêt qui porte le public à cette si utile institution, n'est dépassé que par le soin toujours croissant qu'apportent les administrateurs à reconnaître par de nouveaux sacrifices ce succès sans précédent.

Les tirages de quinzaine ne suffisent plus, devant les demandes, toujours de plus en plus importantes, qui sont faites des scriptums.

Aussi nous assure-t-on, qu'à bref délai, il sera procédé à des tirages hebdomadaires, afin de permettre à tout le monde de contribuer à cette institution.

C'est bien la preuve de l'utilité incontestable de la fondation et de la lacune qu'elle vient combler par son intelligente initiative.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

sera publiée le 27 avril et donnée gratuitement à tous les lecteurs et abonnés du SAMEDI.—Dites-le à tous vos amis.

THEATRE ROYAL

THE HUSTLER

Voici venir tous les princes de la comédie-farce, portant sur leurs bannières flottant au vent, le nom glorieux, toujours acclamé et synonyme de succès "*The Hustler*."

Ce sera à Montréal exactement, comme pour toutes les représentations qui ont été données de cette pièce au Boston Théâtre.

Il faut aller applaudir des artistes tels que Sherrie Mathew, Harry Bulger, Jos. Coyne, Gus. Mills, Jas. E. Smith, Jas. F. Cook, J. B. Bradley, Ernest Wilson, Thos. H. Humphries, M. C. Reynolds, Irène Hernandez, Mamie Mays, Julie Taylor, Clara Randall, Mlle Sardou, Sonorita Conchita et autres.

L'interprétation est meilleure que jamais et les prix restent les mêmes que d'habitude; c'est dire que le public va se porter en foule au Théâtre Royal pendant toute cette semaine.

La semaine suivante: *Rose Hill's Folly Co'y.*

LE PHARE DE BECSALÉ

Le père Bec-Salé, un vieil ivrogne, est possesseur d'un nez rutilant dont on lui fait compliment:

— Un vrai phare! lui dit-on.

— Oui, monsieur, un phare, pour indiquer qu'il ne passe pas beaucoup d'eau dessous.

Deux amies d'enfance se retrouvent après une longue séparation, et échangent leurs confidences:

— Oui, ma chère Irma, je suis veuve depuis six mois... et toi.

— Oh! moi, il y a bientôt trois ans.

— J'ai toujours remarqué que tu as plus de chance que moi.

CADEAU DE PAQUES



— Dites donc, policeman, en voilà une vraie occasion pour vous de faire un cadeau de Pâques à vos enfants.

Paraîtra dans le SAMEDI, le 27 AVRIL, L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

GUEUX DE PHOTOGRAPHES!



—J'ai posé dix neuf fois pour ma photographie et je n'en ai pas encore eu une de bonne ! Il doit, j'en suis certaine, y avoir quelque chose de détraqué dans ces instruments-là ?

LA NATTE DE LA CANTINIÈRE

Il y avait, au 77^e Régiment de chasseurs à cheval, dans la chambrée du Nivernais Simonis Trouillard, deux grands diables de loustics, dégingandés, sales comme des peignes (sales) et crapules jusque dans l'âme. Ces deux types avaient noms Mouchabeu et Loulliac.

Or, un jour, les deux copins conçurent le plan d'aller dérober à Mme Versemal, la cantinière, une superbe natte de faux cheveux.

—Quien, disait Mouchabeu, j'suis sûr qu'nous pourrons les "laver" au moins pour cinq balles, ces crins-là !

—Sûr, dit l'autre, qu'nous en trouv'rons bien un'thune !

Les deux lascars ne se trompaient pas, car la magnifique natte d'un blond doré de Mme Versemal, avait coûté vingt-cinq francs à son époux, alors où, simple fiancé, il lui en avait fait cadeau pour sa fête.

Les deux amis choisirent le moment propice où le mari de la cantinière était parti aux provisions et où elle-même, profitant d'un moment de repos, avait détaché ses cheveux afin de refaire son chignon. Pendant qu'elle tournait le dos et essayait une combinaison d'arrangement avec sa chevelure naturelle, les deux filous lui chipèrent traitreusement son artificielle natte.

Mme Versemal avait posé ce précieux cadeau de son époux derrière elle, sur une des tables de la cantine et, pendant qu'elle se mirait dans la glace, Mouchabeu se glissa jusqu'à la table, prit doucement la natte, la fourra dans sa poche, et s'en vint retrouver son compatriote Loulliac qui, à la porte, faisait le guet.

Quand Mme Versemal se retourna pour prendre sa natte, la dite natte avait disparu.

Cependant, sans se presser, les deux hommes s'en revinrent à la chambrée. Ils entrèrent. La chambrée était déserte.

—Tu peux pas garder ces crins-là dans ta poche ! dit Loulliac.

—Sûr'ment ! Tu vois pas qu'en sortant qu'équ'chose de d'dans mes profondes, j'laisse tomber c'te natte ! fit Mouchabeu.

—Et pis, c'est qu'c'est pas tout, reprit Loulliac, ça les abime d'les traîner comm' ça.

—Eh ben, nous allons les cacher ! reprit Mouchabeu.

—Où donc ?

—Dans ta charge, parbleu ! pas dans la mienne, car elle est tell'ment bondée qu'on pourrait pas y mett' seulement une épingle !

—Mais, mon vieux, moi c'est la même chose !

Les deux filous se grattèrent l'oreille.

—Sapristi de sapristi ! qu'c'est pas drôle

c't'affaire-là ! reprit Mouchabeu ; j'peux tout d'même pas turbiner avec c'truc-là dans ma poche !

—Oh ! ah ! une idée, fit tout à coup Loulliac ; si on collait les crins dans la charge à Trouillard ?

—T'y penses pas !

—Mais si ! reprit l'autre, on s'arrangera d'manière à dégoter une aut'cachette demain. Y'a rien à craindre jusqu'à d'main, car Trouillard n'a pas à défaire sa charge aujourd'hui !

—Ça va, alors.

Ce fut l'affaire d'une seconde. Ils défirent la charge du Nivernais et coulèrent au fond le produit de leur vol ; puis, cela fait, rapidement ils la refirent.

Juste, comme ils finissaient, le demi-appel sonna.

—Allez, ouste ! en bas, fit Mouchabeu.

Les deux loustics sortirent et descendirent dans la cour rejoindre les camarades.

Le bruit de la disparition de la natte de Mme Versemal se répandit très rapidement dans la caserne, et quand la chose fut portée à la connaissance du capitaine Nécroche, ce dernier fit appeler la cantinière.

—Alors, lui dit-il, on vous a chipé vos ch'veux ?

—L'aiten excuse, mon capitaine, on m'a chipé eun'natt' de ch'veux ! rien qu'une natte cur, vous le voyez vous-même, j'n'ai qu'une fausse natte, tout l'reste de mes ch'veux c'est à moi !

—Enfin, fit le capitaine impatienté, on vous a volé une natte de cheveux ?

—Oui, mon capitaine... et j'vous assure qu'al' était belle, ma natte ! J'y t'nais comme à mes deux yeux. C'était un cadeau qu'mon époux y m'fit quand nous n'étions pas encore er'mariés... j'm'en rappell'rai toujours... c'était l'soir de ma fête... Marie, qui m'dit comme ça...

En voyant que la vénérable cantinière allait lui narrer par le menu l'histoire de cette soirée, le capitaine Nécroche l'interrompit :

—C'est bon, c'est bon, j'vous d'mande pas tout ça !... A quel moment vous a-t-on choppé vot'natte ?

—Vers deux heures d'l'après-midi...

—Et savez-vous quels sont les hommes qui sont v'nus vers c't'heure-là à la cantine ?

—Y'a d'abord l'cavalier Trouillard avec l'bri-gadier Dégourdi et Frisaplat l'trompette...

—Passons.

—Puis l'brigadier LaRosse, puis les cavaliers Loulliac et Mouchabeu...

—Ah ! y sont v'nus ces lascars-là ! prononça le capitaine Nécroche, car il connaissait bien le numéro des deux pratiques.

Et puis qui encore ? demanda-t-il à la brave femme.

—Ben, j'crois qu'c'est tout !

—Très bien, très bien ! dit le capitaine en congédiant Mme Versemal ; n'ayez pas peur ! j'crois que j'vais vous faire rentrer en possession d'vot'bien.

Et le capitaine se dirigea vers la chambrée.

Les hommes venaient de rentrer.

—Vous allez tous m'flanquer vos charges en bas ! cria-t-il en entrant. Et gare à celui que j'trouv'rai en possession des ch'veux d'Mam' Versemal ! Sûr qu'celui-là y va pas y couper, et dur encore !

Tous les hommes obéirent ; en un clin d'œil, les charges furent éventrées et leur contenu joncha les lits. Trouillard, sûr de lui-même, ne procédait à ce dépouillement qu'avec une extrême lenteur, car il entrevoyait déjà la sale corvée de refaire sa charge et je puis vous assurer que cette vision n'était pas faite pour l'enthousiasmer.

—Eh ben, vous, lui dit le capitaine en le regardant d'un œil soupçonneux, est-ce que vous n'n'avez pas entendu ?

Et il se rapprocha de notre héros.

—Aïe ! pensèrent les deux crapules de Loulliac et de Mouchabeu, nom d'un chien, c'qui va r'nillier l'colon.

Cependant Simonis, à l'injonction du capitaine s'était mis—à regret toujours, par exemple !—à défaire sa charge avec plus d'ardeur. Il tira d'abord sa blouse d'écurie, puis son dolman et ensuite, amena son pantalon de cheval.

A ce moment, le capitaine crut voir s'épandre au dehors quelques cheveux blonds cendrés. Il se précipita sur la charge du pauvre garçon, et d'un mouvement brusque le repoussa ; puis, introduisant sa main entre les caleçons et le pantalon de treillis, il hurla :

—Ah ! nom d'une baderne... ah ! j'vous y

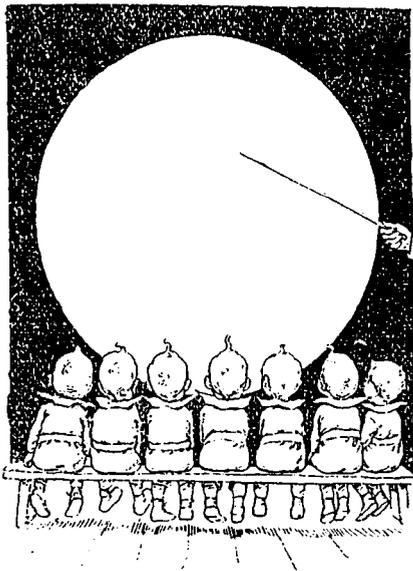
QUI VEUT LA FIN PREND LES MOYENS



Madame Boireau (de retour de la promenade).—Mais que fais-tu donc, mon ami ? Quel tapage et pourquoi défonces-tu ce chaudron à coups de marteau ?

M. Boireau (tapant avec rage).—Pourquoi ? Pour la même raison que je le fais depuis que tu es sortie ! Pour l'empêcher, de crier.

LEÇON DE CHOSES



I

Le Maître.—Nous allons maintenant vous faire voir l'image agrandie d'un étonnant animal, c'est le...



II

Ichthyomullucustorpedicus-hrmpicus.

pince, mon colon?... et ayant tiré sa main, il brandit les cheveux : Ah ben ! sapristi ! c'est comm' ça qu'vous vous comportez Trouillard ?

—Mon... mon... ca... ca... capi... caca... pi... pi... pitaine, j'n'ai... j'n'ai rien... j'n'ai rien volé !

—Comment ! vociféra le capitaine, comment, vous n'avez rien volé ! Ah ben ! nom d'un pétard ; elle est raide celle là... Comment, comment, je trouve les ch'veux dans vot' charge et vous avez l'toupet de m'dire que vous n'les avez pas volés ! Ah ça ! mais vous vous foutez du monde, mon garçon ! A c'que j'vois, que d'la prison vous fra du bien !

—Mon ca... ca... pi... pi... taine, j'vous... as... as... sure qu'c'est... qu'c'est pas moi...

—Bon Dieu d'bon Dieu ! alors-s comment se fait-il qu'ils sont là, dans vot' charge ?

—Je... je... j'sais pas, mon... mon... ca...
—Comment, vous n'savez pas ? Alors-s ils sont v'nus tout seuls... à quatre pattes...

Puis, d'un air narquois, le capitaine ajouta :
—Ou ben vous allez prétendre qu'c'est un d'vos camarades qui les y a fourrés, pour vous faire une blague... Osez donc dire ça, s'pèce d'andouille !

—C'est... c'est p'têt... p'têt ben ça tout d'même, mon... mon... ca... pi... taine.

Du coup, le capitaine faillit étrangler le Nivernais, mais il se contint et, toujours tenant la natte incriminée, il sortit de la chambrée en battant furieusement la porte, et les hommes l'eurent crier jusque dans l'escalier.

—Ah ! bon Dieu d'bon Dieu ! ça c'est trop fort !

Comment se fit-il que notre héros n'en "pinça pas dur et ferme ?" Cela, on ne peut pas le dire, car ce serait très embarrassant. Très probablement, Mme Verseuil implora la clémence pour "un si bon client," et puis, quand son exaspération fut tombée, en son for intérieur, le capitaine, après s'être remémoré les naïvetés sans nombre de l'infortuné Nivernais, dut fortement douter de la culpabilité de Trouillard, car il ne put jamais se fournir à lui-même une raison plausible de ce vol.

Mais, comme vous le voyez, c'est bien par miracle que Trouillard ne passa pas au conseil pour vol qualifié !

MARCHEF.

Un de nos amis nous affirme avoir vu, quelque part sur le bord de la Mossor, petite rivière aux environs de Montpellier, une grosse pierre sur laquelle sont grossièrement gravés ces mots :

"On est averti que lorsque cette pierre est sous l'eau il est dangereux de passer à gué la rivière."

Boireau se désola à la mort de son oncle :

— Quel vieil avaré !... Il aurait bien dû payer au moins les droits de succession avant de mourir...

L'Histoire de Jeanne d'Arc

paraîtra dans le SAMEDI, le 27 avril, à raison de 8 pages in-octavo, encartées dans chaque numéro, pagination à part, titres, préface et table des matières.

LES PAQUES D'UN PRISONNIER

(Pour le SAMEDI)

Tu partiras bientôt avec les hirondelles,
Toi qui te sens des ailes
Lorsque tu vois passer un oiseau dans les cieux.
A. DE MUSSER.

C'était Pâques !

La nature s'était mise en beauté et le soleil souriait à la terre. Les champs paraissaient plus verts, tout émaillés qu'ils étaient de fleurs printanières ; par endroits, le sol en était tout blanc comme si une couche de la neige de l'hiver passé n'était pas encore fondue ! Les bosquets étaient en fleurs, eux qui paraissaient, il y a à peine quelques semaines, poudrés à frimas. Mais un zéphyr léger est accouru qui a fait voler en pluie odorante et parfumée les pétales des fleurs doucement rosées, pendant que les marguerites ondulaient dans la verdure, comme la vague qui vient mourir sur un rivage de sable fin. C'était Pâques !

C'était Pâques.

J'entendais tous les bruits de la rue en rumeur et en fête. Les gamins habillés de neuf, tout droits et tout raides le long des portes, attendant, sérieux et sages, la main de leur mère ! C'est pour beaucoup, la première culotte promise depuis longtemps, et, la première culotte c'est comme pour l'oiseau, la première sortie du nid. Les ailes sont assez fortes et l'enfant est devenu un petit homme. C'est le commencement de la vie, c'est le départ pour l'existence.

C'était Pâques.

Les oiseaux chantaient le printemps ! Les petits sont grands et les nids sont hauts ! C'étaient des poursuites sans fin de branches en branches et au bords des toits ; c'étaient des battements d'ailes et

des coups de bec, des disputes et des cris d'oiseaux, des envolées subites pour d'autres branches et d'autres toits. Ils chantaient leur joie au soleil plus chaud, à la terre plus émeute et au ciel plus bleu. Vous chantiez, oiseaux, c'était Pâques !

C'était Pâques.

Les cloches sonnaient, chantaient et tintaient leurs plus joyeux carillons. Leurs vibrations sonores parcouraient l'espace ; leurs échos pénétraient dans la chaumière et dans le palais, dans la campagne et dans les villes, elles faisaient entendre à tous la parole du Seigneur : "Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté..." Elles disaient au monde que ce jour était venu, le jour de délivrance et de liberté. Cloches, vous sonniez, car c'était Pâques !

C'était Pâques.

C'était le bonheur exquis des enfants prodigues revenus au foyer paternel. C'était l'amour partout, bon, beau et vrai ! C'était l'oubli des misères et des peines, des chagrins et des souffrances, des haines et des vengeances... Chacun se réjouissait et chantait... moi, je pleurais et me lamentais. Mon âme était triste, mon cœur était abîmé. J'étais seul et j'étais prisonnier ! Honte, honte aux hommes sans pitié, ne comprenant pas la voix immense qui clame la paix à l'univers entier. J'avais soif d'air et faim de liberté. Mon crime : c'était d'être faible et d'être opprimé. C'était Pâques et j'étais prisonnier. Vive la liberté !

C'était Pâques !

SILVIO.

St-Vincent de Paul, 15 avril.

Rouleau.—Le vieux Jean vous a-t-il montré quelque attention quand vous avez rendu visite à sa fille ?

Bouleau.—Non, il m'a seulement montré la porte.

Madame.—Je ne puis comprendre comment un homme peut aimer une femme ayant une difformité physique ! Et vous ?

Monsieur.—Je ne le comprends pas non plus, mais je comprends une femme qui a la langue bien pendue.

ENFANT FIN DE SIÈCLE



M. Smith.—Mademoiselle Minie, voulez-vous m'accorder une valse ?
Minie (6 ans).—J'accepterai volontiers, monsieur, mais vous ne m'avez pas encore été présenté.

PAS ADIEU, AU REVOIR



Belle-maman (sanglotant).—Pas adieu Edmond, au revoir ; nous nous reverrons au ciel.
Edmond (faiblement).—L'ense pas, si j'ai seulement un peu d'influence sur Saint-Pierre.

C'EST UN GRAND PERSONNAGE

(Pour le SAMEDI)

Chapeau bas, lecteurs ! Faites la révérence, lectrices ! Je viens vous présenter un éminent personnage.

Tous les grands hommes en parlent et l'honorent ; tout bon politicien lui demande des conseils, comme aussi tout faux docteur cherche à éviter sa rencontre. Vous en avez certainement entendu parler, vous l'avez rencontré peut-être cette grande figure qui impose les lois et décide du sort moral de chacun de nous, selon que son œil nous regarde d'un air plus ou moins favorable.

C'est une grande vieille fille... ne riez pas, fillettes, elle est plus sage que vous ; et vous, fillettes plus âgées, ne vous moquez point d'elle, enviez-la plutôt, car elle est contente de son sort !

Oui, c'est une grande vieille fille qui doit avoir un fameux compte chez les modistes, si elle a offert une coiffe à toutes les saintes Catherines qui furent ses patronnes.

Sa taille élancée — très élancée même — fait que sa tête domine les masses, sans que Mademoiselle ait besoin de se dresser sur le bout des pieds, pour regarder ce qui se passe en avant d'elle. Elle a l'air sévère et imposant, le teint jaune, les mains sèches et minces, les doigts crochus et effilés, les cheveux parfaitement lisses. Pas de frisettes ! Sa sagesse lui interdit de dépenser ses économies chez les marchandes de toupets et de faux chignons. Elle a renoncé au monde et à ses pompes ; on ne la rencontre pas dans les bals, où, du moins, je ne l'y ai jamais vue. Elle se moque de la mode qu'elle trouve toujours insensée ; son unique occupation n'est pas de se fabriquer des toilettes flamboyantes qui éblouissent les passants et forcent les moins connaisseurs à remarquer ses rubans *magenta* et ses revers *bluet*.

Elle ne tient pas à avoir une chevelure en broussailles non plus qu'un pied mignon ; elle prend des souliers à son pied et n'a pas de cors qui la font boiter. Aussi marche-t-elle sûrement et ne trébuche-t-elle jamais, même sur les chemins les plus glissants et le plus raboteux. Vous

ne lui verrez jamais de dentelles ; elle porte des vêtements sombres, de confection unie, mais d'une simplicité soignée.

L'hiver, elle porte un casque un peu plus grand que votre main, lectrice ; il est vrai que ça lui enlève cet air crâne et cette hardiesse fin-de-siècle qui vous fait mépriser le plus grand froid, mais ça la préserve des névralgies : c'est pourquoi elle fait le désespoir des spécialistes qui guérissent les maux de tête par leurs prescriptions dispendieuses qui consistent en un chapeau qui couvre la tête.

Au printemps, elle a la précaution de raccourcir ses robes de trois pouces, de sorte que ses jupes ne traînent pas dans l'eau des rues, et que ses bordures n'apportent pas à la maison la boue ramassée aux quatre coins de la ville.

Les seuls bijoux qu'elle porte, sont, aux oreilles, deux diamants qui jettent un vif éclat et éblouissent ceux qui se connaissent en pierres précieuses ; une épingle qui attache sa ceinture : un petit poignard d'argent, tout petit, tout mignon, mais qui blesse ceux qui s'approchent trop près et essayent de lui faire des caresses pour obtenir des faveurs. Elle ne porte pas de montre. Il lui importe peu qu'il soit tard ou de bonne heure ; on la reçoit toujours et le temps ne la déconcerte pas. Elle prend son temps, et quand elle arrive, elle est calme et ne perd pas un quart d'heure à s'éventer et à se remettre de sa course précipitée.

Elle a le cou maigre et nerveux, de grands yeux noirs, perçants, que protège une forte rangée de cils que le fusin, le noir, le charbon d'allumettes brûlées ou autres procédés *naturels* n'ont point fait tomber encore. Elle a aussi le nez retroussé, une petite bouche, oui, une petite

bouche, lectrice, car elle parle peu ! Elle possède de grandes dents qui lui appartiennent ; il est vrai qu'elles ne sont pas aussi blanches que celles des dentistes, mais elles ont dû avoir leur blanchisseur, jadis, et bien qu'elles ne se souviennent pas de ce temps reculé, elles n'en sont pas moins bien plantées pour cela, et moins bien disposées à mordre chaque fois que l'occasion se présente.

Mademoiselle cache un esprit fin et subtil qui a cependant en horreur les calembours ; une intelligence qui pénètre toute chose et un cœur qui n'a jamais eu de peines d'amour...

Je vous entends dire : On en serait exempt à moins ! — Mais poursuivons.

Une volonté de fer la caractérise et une curiosité sans bornes la rattache à son sexe. Causez avec elle et vous l'entendrez vous demander :

— Pourquoi ?

Repondez et elle répétera :

— Pourquoi ?

Repondez encore et elle dira sans cesse :

— Pourquoi ? un "pourquoi" tout court, tout sec, car elle n'aime pas les grandes phrases et ne parle pas en vain. Dieu a dit à la créature humaine :

— Tu diras tant de paroles et ensuite tu mourras !

Elle est sage, elle ménage les degrés de l'existence et elle vivra longtemps encore tant son langage est précis et tant elle est économe de ses paroles.

Si vous lui parlez, expliquez-vous bien, inutile de lui faire d'équivoques subtilités : elle en viendra à bout et vous prendra dans les pièges que vous lui aurez tendus.

Elle a un caractère impossible qui se plaît à contredire tout le monde et pourtant ne s'accorde qu'avec ceux qui l'approuvent ; (quand à cela, elle ressemble au commun des mortels.)

Enfin, elle possède une instruction complète et peut causer avec connaissance sur presque tous les sujets.

Telle est, à peu près, la constitution physique et morale de cette illustre demoiselle à qui nous faisons la cour, tout notre zèle (ou celui de nos professeurs, bien entendu) nous pousse à l'étude et à la connaissance des grandes figures de l'humanité... extraordinaire.

Avec ce signalement, vous la reconnaîtrez à coup sûr. Si vous la voyez sur la rue, arrêtez-la, il n'y a pas à se tromper, c'est elle ; et elle ne vous repoussera pas, elle cause avec tout le monde...

Pardon, lecteurs, j'oubliais de vous dire son nom...

C'est Mademoiselle Philosophie, Mademoiselle de la Philosophie plutôt ; ne badinons pas, elle est noble et sa noblesse se perd dans la nuit des temps !

Vous voyez que j'avais raison de vous imposer silence et de vous demander attention. Ainsi, les lecteurs du SAMEDI me sauront gré de leur avoir fait connaître ce grand personnage, et les lectrices me pardonneront, je l'espère, d'avoir volé le tour à un chroniqueur plus gai qui leur eut parlé d'amourettes ou de fanfreluches.

LOUVIGNY.

L'Histoire de Jeanne d'Arc

avec les magnifiques illustrations de Barrias, de Curzon, de Frémiet, J. P. Laurens, de Roehgrosse, etc., est la plus intéressante qui ait encore paru.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE

La maman du petit Paul cherche à lui faire comprendre, pour le former aux sentiments généreux, que l'on éprouve plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

— Oh oui ! maman, surtout pour les gifles !

RECONNAISSANCE



Le tramp.—Grand merci de votre bon repas, et maintenant auriez-vous besoin de faire nettoyer votre trottoir ?

La dame charitable.—Oui.

Le tramp.—Eh bien, donnez-moi dix cents et je vais vous trouver un homme qui le fera.

ENFANTS FIN DE SIÈCLE



Mick.—Alions, Nick, il faut en découdre, mon ami, et Marguerite n'appartiendra qu'au vainqueur.
 Nick.—Aussi vrai que le soleil nous éclaire, Mick, je porterai ton scalp à ses pieds avant que la nuit tombe.

A MON AMI ARMAND

A l'occasion de sa fête le 20 avril.

(Pour le SAMEDI)

Armand, pour cet anniversaire
 Jeçois tous mes vœux, mes hommages.
 Malgré son désir de te plaire,
 N'a que l'amitié sincère
 D'un cœur à toi sans nul partage.

ROGER.

Deux mendiants, un faux sourd-muet et un faux aveugle, se disputent.

—Ah, mais ! s'écrie le premier, je n'entends pas de cette oreille-là !

—Tant pis ! riposta le second, je ne te cache pas ma manière de voir !...

MENUS ÉPICURIENS

EN GRAS

Potage brunoise aux pâtes d'Italie

Poularde à la Montmorency

Carpe au bleu

Gigot rôti

Purée de haricots à la crème

Gâteau d'amandes

Potage Brunoise.—Coupez en lames des rouges de carottes, navets, poireaux, céleri et oignons, blanchissez séparément ces légumes, puis faites les revenir ensemble avec du beurre dans une casserole jusqu'à ce qu'ils soient de belle couleur ; mouillez d'un peu de bouillon, laissez tomber à glace, puis ajoutez la quantité de bouillon nécessaire. Au moment de servir, incorporez les pâtes d'Italie blanchies et cuites à part.

Poularde à la Montmorency.—Habillez une belle poularde, piquez-en le dessus ; remplissez-la d'une farce faite de foie gras, d'œufs, de lard, etc., couvrez l'ouverture ; faites cuire la volaille comme un f. icandeau et glacez-la de même.

Carpe au bleu.—Préparez une carpe en lui faisant le moins possible d'ouvertures, et ficelez-lui la tête. Mettez-la dans une poissonnière ; faites bouillir du vinaigre et versez-le brillant dessus ; mouillez ensuite la carpe avec du vin rouge ; ajoutez trois gros oignons coupés en tranches, deux carottes, persil, sauge, ciboule, thym, laurier, clous de girofle ; et mettez la poissonnière sur le feu ; retirez du feu ; laissez refroidir dans la cuisson et servez la carpe sur une serviette.

Purée de haricots à la crème.—Lavez les haricots et faites-les cuire dans de l'eau salée, avec bouquet garni et oignons. Quand ils sont cuits, passez les au tamis, et mélangez-les à du beurre et à de la crème ; assaisonnez et servez en même temps que le gigot.

Gâteau d'amandes.—Pétrissez ensemble un quart en volume de farine ; gros comme la moitié d'un œuf de bon beurre, quatre œufs entiers, une pincée de sel, 4 onces de beau sucre rapé et demi-livre d'amandes bien pilées ; formez-en un gâteau ; faites-le cuire à l'ordinaire et glacez-le au sucre avec une pelle rouge.

BARON BRISSE.

FAUSSE MONNAIE

Un saltimbanque manque de s'étrangler en avalant une pièce de cinquante centins :

« A coup sûr, dit-il en revenant à lui, c'était une pièce fausse : je ne pouvais pas la faire passer ! »

MARIVAUDAGES

Mariette.—Vous m'avez volé ce baiser, ce n'est pas beau, George.

George.—Oh ! vous avez bien raison, et je vais vous le rendre de suite pour ne rien avoir à vous.

Mariette.—Je ne l'accepterai pas, pensez vous que je vais me mettre recéleuse de marchandises volées ?

UN VERSEMENT

La roue d'une voiture de la Banque de France vient de se détacher et fait renverser la voiture sur la place de la Concorde.

Un attroupement se forme autour du véhicule gisant sur le flanc.

Une dame à un gamin :

« Que se passe-t-il là, mon garçon ?

—Madame, c'est la Banque de France

qui vient d'opérer un versement. »

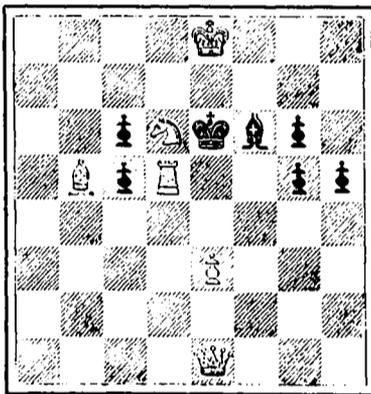
ECHecs

PROBLÈMES D'ÉCHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 6.

Par H. KEMIANSKI

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Jeux d'Esprit

No. 7—CHARADE

Par PRIMEVÈRE

Mou un pour être beau
 Doit avoir la blancheur
 D'une charmante fleur
 Qui vit près du ruisseau.

Mon deux dans notre langue est souvent répété,
 Parmi les adjectifs les savants l'ont classé,
 Partout vous pourrez voir mon entier s'étaler,
 Ce qui fait ma beauté, c'est ma diversité.

×

No. 8—MÉTAGRAMME

Je suis ce que doit être un homme instruit et sage ;
 Je suis un plant utile à plus d'un beau rivage ;
 Je suis de l'amitié le langage certain ;
 As-tu, soit un cahier, soit un livre à la main,
 Tu me verras partout en regardant la page.

×

No. 9—VERSIFICATION FRANÇAISE

Vers à terminer.

L'IMMORTALITÉ.

Jeunesse, doux plaisir, fugitive—
 Beauté, présent d'un jour que le ciel nous—
 Ainsi vous tomberez, si la main du—
 Ne vous rend l'—
 Vois d'un œil de pitié la vulgaire—
 Brillante de beauté, s'enivrant de—
 Quand elle aura tari sa coupe—
 Que restera-t-il d'elle ? A peine un—
 Le tombeau qui l'attend l'engloutit tout—
 Un silence éternel succède à ses beaux—
 Mais les siècles auront passé sur ta—
 Elvire, et tu vivras—

×

No. 10—ACROSTICHE

Par A. GUERETTE

Trouver huit mots de neuf lettres chacun, dans l'ordre ci-dessous, en se servant pour les initiales du mot Capitale et pour les finales de celui Montréal.

- 1—Os du talon
- 2—Mouvement animé
- 3—Fleuve des Eufers
- 4—Défaut
- 5—Voyageur français
- 6—Sculpteur Rhodien
- 7—Épouse d'un roi de France
- 8—Qui a rapport aux élections

×

No. 11—ARITHMÉTIQUE

Par RUTHA REINBERT

Un commerçant disposant de \$200, désire acheter vingt bestiaux : vaches, cochons et moutons ; il paie les vaches \$40.00 pièce, les cochons \$5.00 et les moutons \$2.50.

Combien doit-il acheter de chacune des trois espèces pour former le montant des \$200 dont il dispose.

×

No. 12—MOT EN TRIANGLE

- 1—Synonyme de nitro
- 2—Fabrique d'acier
- 3—Dénoncer un complice
- 4—Titre religieux
- 5—Périodes de temps
- 6—Exercice à feu
- 7—Note de musique
- 8—Voyelle

×

No. 13—LOSANGE

Par SPHINX d'Ottawa

- 1—Consonne ; 2—Appareil employé pour le lancement d'un navire à l'eau ; 3—Contrebande ; 4—Maladie produite par un insecte sur les rosiers et églantiers ; 5—Grade ; 6—Courses de barques ; 7—Respiration difficile ; 8—Sorte d'étoffe ; 9—Consonne.

Adresser les solutions à *Phédon*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ÉCHECS

Solution du problème No. 5

- | | |
|-------------------|--------------------|
| BLANCS | NOIRS |
| 1—F 5 D | 1—N'importe lequel |
| 2—Suivant le coup | 2—Échec et mat |

Ont trouvé les solutions justes :

MM. Asselin, (Montréal) ; Gringoire, (Québec).

Autres solutions justes :

MM. Gus ; Barcelo.

×

PROBLÈME No. 1

Brave-Beau Babel-Basile-Batelior ; dans lesquels on trouve ; Rave-Eau-Abol-Aaile-Atelier.

×

PROBLÈME No. 2

Offrande-Fannie-Kaffine-Carafe-Final-Foulard-Tarif-Carrefour-Surface-Calife-Facile-Faire-Filasse-Fraise-Faction-Faible-Naufrage-Frivable-Lafayette-Favori.
 Errata du No. précédent : Tir au lieu de Sir.

×

PROBLÈME No. 3

J'ai élevé des petits et abaissé des grands.

×

PROBLÈME No. 4

MADAME
 DA LI LA
 ME LA NIE

×

PROBLÈME No. 5 PROBLÈME No. 6

- | | |
|-----------|---------|
| F | E |
| CAB | N |
| LAVAL | T |
| CABOTIN | ENTAMER |
| FAVORISER | M |
| BATISTE | E |
| LISTE | R |
| NEE | |
| R | |

×

Ont trouvé les 6 solutions : Landry, Asselin (Montréal).

Ont trouvé 5 solutions : Rutha, Jon. Pelletier, Armandine, Barcelo (Montréal) ; Eug. Brunet (Québec) ; Sphinx d'Ottawa ; R. A. Morisset (Ste-Henédine).

Ont trouvé 4 solutions : Marguerite des Prés, E. Salliot (Montréal) ; Joseph Turgeon (Plessisville).

Ont trouvé 3 solutions : Charlotte, Fannie, Georgette R., Jean Canada, Primevère (Montréal) ; P. H. Hébert (St-Liboire) ; Florentino (Valois) ; Orise (Joliette) ; Mikado (Lévis) ; Maggio P.

Ont trouvé 2 solutions : Gus, McAlbert Nicole, Médus (Montréal) ; Rose Anna Roi.

Ont trouvé 1 solution : George N. (Montréal) ; Viollette, l'Ami-Guino, Alico Croteau (Québec) ; Z. l'auquin (St-Cuthbert).

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

DEUXIÈME PARTIE

XVI — LE PETIT FILS

(Suite.)

— Ton père était officier de marine comme toi, comme son père, comme tous les Trévenec, et un très brillant officier...

— Je me souviens, en effet, que plusieurs fois des commandants de vaisseau, des contre-amiraux m'ont dit que mes traits leur rappelaient ceux d'un officier qu'ils avaient connu.

— Oui ! tu es son portrait vivant : quand ton matelot Sylvestre a envoyé ta photographie au pays, j'ai cru revoir ton père... Et c'est alors que, ne pouvant plus dominer mon cœur, j'ai demandé à mon brave ami, le curé de notre village, de tenter les démarches nécessaires pour te retrouver... Dieu nous protégerait, puisque tu es là !...

Il y eut un moment de silence ; puis la marquise reprit :

— Tu es bien tel que ton père pour le courage, pour les hautes vertus militaires ; mon fils avait accompli des actes insensés de bravoure, comme toi ! et il semblait destiné, lui aussi, à ajouter une gloire nouvelle au nom des Trévenec... Mais il n'avait pas ta douceur. C'était un caractère indomptable, et souvent nous nous étions heurtés... Peut-être fus-je trop rigoureuse lorsqu'il voulut une femme, dont moi je ne voulais pas pour fille...

Gilbert frissonna.

— Je ne te dirai aucun mal de ta mère, enfant ; si elle eut de grands torts envers moi, je m'en suis cruellement vengée ! Tu vois que je ne crains pas de m'accuser devant toi. Elle brisa la carrière de ton père, qui ne pouvait se marier sans mon consentement, et je le refusai, croyant, comme je le crois encore, obéir à mon devoir !

— Qu'avait donc fait ma mère ? murmura Gilbert.

— C'était une paysanne de ce pays, qui vivait à Paris, où ton père la rencontra et l'aima. Je ne te défends nullement de rappeler le souvenir de ta mère ; mais comprends que je ne pouvais pas l'aimer... Bref, mon fils abandonna son métier et se maria, malgré moi, en Angleterre. C'est là que tu naquis, et je n'appris ta naissance que par hasard, toutes relations étant à jamais rompues entre mes enfants et moi. Tu pleures, mon petit-fils.

Il dit tristement :

— Je vous plains tous, et vous, et mon père, et surtout ma pauvre mère ; car tous, vous avez dû bien cruellement souffrir... Mais, achevez, grand-mère !

La marquise eut un long tremblement ; puis, d'une voix entrecoupée :

— Ton père et ta mère moururent soudainement... A la suite d'une... catastrophe, ta mère succomba à la rupture d'un anévrisme. Ton père, désespéré, se tua... Tu étais seul...

— Pauvres chers parents ! murmura Gilbert, la voix grosse de larmes. Mais qu'était-ce que cette... catastrophe ?

— Je te le dirai... plus tard, enfant... Ces souvenirs sont si cruels pour moi !... Je chargerai peut-être mon ami Roger Gardain de t'expliquer... Mais, pas encore ! Je veux que tu ne connaisses depuis un peu plus de temps, que tu m'aimes encore un peu plus... Laisse-moi seulement te parler de toi ! Ah ! si j'avais été une simple femme du peuple, je serais allée te chercher, tu aurais été ma sublime consolation ; et que cela eut mieux valu ! Mais j'étais enfermée dans mes préjugés, dans l'orgueil de ce nom qui m'était confié ! J'étouffai mon cœur, qui s'envolait tout vers toi, et je fis ce que je croyais être mon devoir. Karadec fut chargé par moi d'aller te chercher à Jersey, où l'on te gardait... Il te ramena dans son bateau... Je ne lui permis pas de t'apporter à terre ; si je t'avais embrassé une seule fois, mon cœur l'eût emporté... J'avais cru voir dans la mort subite de tes parents, un signe de Dieu ? Je m'imaginai que tu étais indigne de notre nom, toi qui le porteras si glorieusement... Pour que la vie ne te fut pas dure, je te donnai la part de fortune qui serait revenue à ton père en dehors de ce château... Et Karadec alla te perdre ! Enfant, tu vas m'aimer moins, maintenant que tu connais la vérité !

— Non, grand-mère, balbutia Gilbert, non.

Il pleurait très doucement ; il songeait à son père, à sa mère surtout, se représentant leur douloureuse existence.

— Je vous le répète, grand-mère, je vous plains, comme je plains mes pauvres parents. Je n'ai pas le droit de vous juger : vous avez trop souffert.

Et il se passa alors une étrange chose : l'aïeule, cédant à ce besoin instinctif de se plaindre qui est au fond de tous les cœurs malheureux, raconta sa vie atroce, ses remords, son isolement...

Et Gilbert eut la force de la consoler, de la reconforter, lui qu'elle aurait dû soutenir dans l'horrible épreuve qu'il traversait.

Comme elle disait :

— J'avais cru que je mourrais bientôt ! J'appelais la mort à grands cris, et la mort ne voulait pas de moi.

— Si vous étiez morte, grand-mère, dit-il très tendrement, je n'aurais pas le bonheur de vous aimer aujourd'hui. Nous parviendrons, je vous jure, à effacer la douloureuse impression des choses passées... Et tenez, n'en parlons pas plus longtemps en ce moment... Vous avez raison : si

vous avez encore des confidences pénibles à me faire, ce sera pour plus tard, quand vous serez bien certaine de mon affection. Et venez, nous allons unir à jamais nos cœurs sur la tombe de mes parents.

Malgré la terreur épouvantable qu'elle éprouvait à la pensée de dire à Gilbert qu'elle avait séparé son père et sa mère, dans ce champ de repos, où pourtant toutes les haines devraient s'évanouir, elle accompagna son petit-fils.

— Soit ! balbutia-t-elle.

Elle le conduisit d'abord à la vieille tombe des Trévenec ; et, tandis qu'elle priait, Gilbert, agenouillé auprès d'elle, cherchait dans les noms gravés sur la pierre celui de sa mère.

La marquise devina ; et se relevant, elle montra la pauvre tombe placée à l'autre bout du cimetière.

Gilbert eut un mouvement de révolte contre cette injuste et suprême rigueur de sa grand-mère.

— Venez, prononça-t-il d'un ton ferme.

Elle le suivit.

En arrivant devant la tombe de Marie Lepage, si joliment entretenue par Karadec et Roger Gardain, il dit, les yeux levés vers le ciel :

— Si vous avez fait du mal à ma mère, bien certainement elle vous pardonne de là haut !

Il tenait sa grand-mère par la main ; il s'agenouilla, elle dut faire comme lui ; et pour la première fois de sa vie, elle pria sur la tombe de sa belle fille.

Puis, ils revinrent très lentement vers le château, passant par l'étroit chemin du douanier. Ils étaient silencieux. Elle se serrait contre lui, et elle songeait à tous les bonheurs qu'elle aurait eus, sans son stupide orgueil, sans cet esprit de caste qui avait fait d'elle une mauvaise femme.

— Ah ! murmura-t-elle, comme ils arrivaient au château, ton cœur est infiniment bon.

Tandis qu'ils gravissaient la pente qui menait à la porte de la cour d'honneur, Jeanne-Marie courut eu plutôt dégringola vers eux, en criant fièrement :

— Une lettre pour M. le marquis !

Jeanne-Marie éclatait, depuis la veille, de la joie la plus exultante ; et elle secouait terriblement sa nièce, la fiancée de Sylvestre, qu'elle ne trouvait pas assez vive dans son service. Et elle ne prononçait guère plus de phrase où "monsieur le marquis" ne fût mêlé.

Elle ne cessait pas de grouder.

— Tu t'y prends mal pour passer les plats à M. le marquis... Tu as laissé fumer une lampe dans la chambre de M. le marquis... M. le marquis doit pourtant être habitué à ce qu'on le serve admirablement... Que dira M. le marquis à Sylvestre, s'il n'est pas satisfait de toi ?...

Sa nièce ne répondait pas, sachant que dès le moment qu'il était question de M. le marquis, sa tante ne se connaissait plus.

En faisant son marché le matin, elle avait eu la gloire de se voir entourée de toutes les commères du village, et elle avait beau ne rien savoir encore d'exact, elle avait parfaitement expliqué comment sa maîtresse avait retrouvé son petits-fils le marquis de Trévenec.

Et, quand le facteur lui avait remis une lettre pour "M. Gilbert Morel, chez Mme la marquise de Trévenec," elle avait failli répondre :

— Connais pas ! — Allons, donnez ; avait-elle dit ; mais sachez que M. Morel n'est pas M. Morel et que, de son vrai nom, il s'appelle le marquis de Trévenec !

Et à la place du nom écrit sur l'enveloppe, son imagination lui faisait lire : Monsieur le marquis...

Gilbert prit la lettre et eut un mélancolique sourire ; il avait reconnu l'écriture de Mme Morel.

Il monta dans sa chambre, pour lire bien vite, dans cette solitude dont on a besoin pour lire les nouvelles des êtres aimés.

"Cher enfant,

"Nous sommes revenus à Paris, un peu tristes, mais seulement de ne pas t'avoir : nous sommes heureux, au-delà de ce que je pourrais t'exprimer, de ce qui s'est passé. Et nous attendons, avec une folle impatience, que tu nous parles de ta grand-mère.

"Le ministre de la Marine t'ayant fait demander, ton père — tu me permets, n'est-ce pas, de l'appeler encore ainsi ? — est allé le trouver. Il brûlait de lui avouer la vérité ; mais il a jugé que cela t'appartenait à toi seul. Le ministre était inquiet de n'avoir pas reçu de tes nouvelles ; il t'apprécie si vivement qu'il veut être au courant de tout ; il t'attend dans le plus bref délai possible.

"Pourrais-tu revenir immédiatement passer quelques jours à Paris ? D'autant que ton ami s'est présenté chez nous pour s'informer de ta santé et aussi, — quoiqu'il ne nous ait rien dit, — des motifs de ton départ si subit de Cannes ! Tu trouveras d'ailleurs sous ce pli un mot qu'il a écrit dans ton cabinet, en me priant de te le faire parvenir sans retard. Je ne savais vraiment que lui répondre, ton père a prétexté un voyage d'affaires.

"Adieu, cher enfant, nous t'embrassons mille fois, de toute notre âme ; nous ne vivons plus que par toi.

"Je n'ai plus le droit de t'écrire en me donnant le nom de mère ; mais je t'aime comme une mère et ne saurais jamais t'aimer autrement.

"ELISA MOREL."

Gilbert baisa la lettre de "sa mère" puis décacheta en tremblant celle de Philippe.

"Mon cher Gilbert,

"Loin de moi la pensée de vous adresser un reproche. J'ai vite compris qu'il y avait un motif grave à votre conduite ; mais, pour notre bonheur

à tous, pour le bonheur d'un être qui nous est si cher à tous deux, j'ai le droit de vous demander ce motif.

— J'attends impatiemment votre réponse.

— Tout le monde autour de moi, et mon père le premier, vous envoie l'expression de sentiments très affectueux.

— Votre ami bien vrai,

— PHILIPPE DE MONTMORAN.

(Gilbert serra la lettre de Philippe et, allant retrouver sa grand'mère, il lui montra la lettre de Mme Morel.)

— Il faut donc que tu partes tout de suite ? dit-elle avec un douloureux plissement des lèvres, mais sans hésiter, un désir d'un ministre est un ordre ; mais tu reviendras bientôt.

— Oui, grand'mère.

— Et tu ramèneras ces êtres si bons qui t'ont servi de famille ? Ah ! cela me fait un gros chagrin d'être si vite séparée de toi, mais je suis forte maintenant.

Il répondit en l'embrassant :

— J'ai un long congé, grand'mère : j'espère pouvoir vous en donner la plus belle part.

— J'y compte bien. Et déclare, en mon nom, à M. et à Mme Morel qu'ils seront ici chez toi, c'est-à-dire chez eux.

Le curé Gardain et Karadeuc arrivaient pour le déjeuner.

Karadeuc était certainement le plus heureux des hommes ; et il le manifestait par de grands éclats de rire qui le prenaient tout d'un coup, sans motif apparent.

Roger Gardain était, aussi, pleinement heureux ; mais il éprouvait une certaine surprise de voir Gilbert si calme, à peine abattu : il s'était imaginé que la révélation de la vérité prôlurait en lui un bien autre changement.

La marquise leur annonça tout naturellement le départ de Gilbert.

— Son ministre l'appelle.

Roger Gardain et Karadeuc s'inclinèrent avec regret ; mais, dans ces pays si disciplinés, un ordre de l'autorité ne soulève jamais grande discussion.

— Je vais aller préparer mon bateau, dit simplement Karadeuc, et vous arriverez à Saint-Malo pour le train du soir ; vous serez à Paris demain.

— Mais il va nous revenir bientôt, dit la marquise avec un heureux sourire, et pour longtemps, cette fois.

— Oui, bientôt, grand'mère, et pour longtemps.

Vers deux heures, Gilbert partait avec Karadeuc : sa grand'mère et Roger Gardain l'avaient accompagné jusqu'au port.

Lorsque le bateau eut franchi la jetée, le curé eut le pressentiment de ce qui s'était passé.

— Madame, vous n'avez pas dit toute la vérité à votre enfant !

— Hélas ! balbutia-t-elle, je n'en ai pas eu la force... Je lui ai bien tout dit, excepté l'histoire véritable de son père... Plus tard lorsqu'il m'aimera bien...

— Ah ! Madame, interrompit avec effroi Roger Gardain, quelle imprudence vous avez commise !

XVII — FILS D'ASSASSIN

Le bateau filait par un bon vent. Gilbert tenait la barre, Karadeuc faisait la manœuvre.

Le vieux marin n'avait voulu emmener ni matelot, ni mousses, afin d'être seul avec "son capitaine" ; car il l'appelait ainsi maintenant, comme son fils.

Et Gilbert regardait avec attendrissement cet homme qui avait connu son père, peut-être aussi sa mère.

Karadeuc aurait bien eu envie de lui parler de ces êtres chéris ; mais Roger Gardain lui avait recommandé de ne pas bavarder et de répondre prudemment aux questions que pourrait lui poser Pellicier.

— Comprenez bien, lui avait-il dit, que c'est à la marquise seule à lui expliquer tous ces malheurs, nous, nous commettrions sans doute des mal-adresses.

— Oui, oui, je comprends, avait-il répondu tristement.

Aussi, frissonna-t-il de la tête aux pieds quand Gilbert demanda :

— Vous avez connu ma mère, mon ami ?

Il jugea que, sans se compromettre, il pouvait dire :

— Sauf le respect que je dois à votre grand'mère, votre mère, quoique simple paysanne, était une belle et noble femme.

— Je vous crois, mon ami, répliqua Gilbert, très touché. Et mon père ?

— Ah ! lui, mon capitaine !... Tenez, vous allez voir si je l'aimais, quand je vous aurai dit que c'est sur mon bateau qu'il a fait sa première promenade en mer ; c'est moi qui lui ai montré ce que c'est qu'une drisse, une écoute... Et, une fois grand, il n'aurait jamais voulu d'autre marin que moi pour aller pêcher.

Gilbert tendit la main à Karadeuc, et ils se donnèrent une bonne étreinte.

— Quel malheur qu'il soit mort si jeune ! continuait Karadeuc, tout aurait fini par s'arranger !... Enfin, puisque c'est arrange maintenant, il doit être rudement fier là-haut.

Gilbert eut bien alors la tentation de demander : " Pourquoi mon père s'est-il tué ? " Ce marin lui répondrait, sans doute, bien naïvement.

Mais son extrême délicatesse l'arrêta : pouvait-il interroger un étranger sur une chose que sa grand'mère n'avait pas voulu encore lui révéler. Il croyait, d'ailleurs, la deviner : son père, ayant abandonné sa carrière, avait dû se lancer dans quelque affaire, quelque spéculation, pour assurer l'existence de sa femme et de son enfant ; il avait été malheureux ; et devant

la ruine, peut-être devant l'impossibilité de faire face à sa signature, il s'était tué.

C'est ainsi que Gilbert quitta la Bretagne sans que personne lui eût révélé la cause véritable de son abandon. Et il arrivait le lendemain à Paris, très douloureusement impressionné par le souvenir de son père et de sa mère, mais le cœur plein d'affectueuse pitié pour la marquise douairière.

M. et Mme Morel l'attendaient à la gare ; et leur tendresse le rasséréna bien vite.

Quand ils arrivèrent dans leur appartement, Mme Morel déclara qu'il devait se reposer ; mais il était à peine étendu qu'elle venait auprès de lui et il leur raconta ce qui venait de se passer à Trévenec, en atténuant grandement les torts de sa grand'mère, il ne voulut même pas dire que son père s'était suicidé : il parla même de mort subite...

Et il disait en les embrassant :

Nous allons repartir, tous les trois, mes bons amis, et pour nous bien aimer !

— Pour bien l'aimer, dit Mme Morel. Mais il faut auparavant que la situation soit réglée définitivement. Nous avons demandé, en Angleterre, l'extrait de mort de notre véritable enfant ; tu n'auras plus qu'à reprendre ton vrai nom, ton vrai titre, pour que Mlle de Montmoran devienne marquise de Trévenec !

— Ah ! mère ! si Dieu permettait cela !

— Mais il me semble qu'il arrange toutes choses au gré de ton cœur ; il ne va pas faire surgir quelque difficulté au dernier moment. La visite de ton ami, sa lettre, n'indiquent-elles pas que tu n'as plus qu'à vouloir ?... Tu iras, dès ce matin, chez M. de Montmoran, tu lui diras la vérité toute simple, ton père t'accompagnera ensuite chez le ministre de la Marine...

Elle parlait sans montrer aucune émotion, la bonne Mme Morel ; et son mari n'en revenait pas de la voir si ferme, si décidée, pressant les dernières démarches qui allaient lui enlever son fils.

— Chers parents dit gravement Gilbert, j'ai accepté votre sacrifice, parce que je n'avais pas le droit de refuser un nom qui est le mien !

Mais de même que j'ai posé comme condition essentielle à ma grand-mère que vous ne me quitteriez jamais — condition au devant de laquelle elle est allée elle-même de tout son cœur, — de même, si je dois entrer un jour dans la famille de Montmoran, ce sera à la condition que ma femme et la famille de ma femme vous accepteront comme mes vrais parents...

Mme Morel l'interrompit.

— Ton bonheur d'abord, cher Gilbert ; le nôtre ensuite. Et je ne crains rien d'ailleurs ; j'ai la plus entière confiance dans le cœur de Mlle de Montmoran ; si j'ai fait un sacrifice, ta femme me donnera de telles compensations que je ne me souviendrai plus de l'avoir fait.

Au milieu de la matinée, Gilbert quittait ses parents tout réconforté et se dirigeait, à pied, vers le boulevard Saint Germain. Il marchait rapidement, un peu fiévreux, comme s'il avait conduit une compagnie de débarquement à l'assaut.

Au moment où il traversait la place de la Concorde, il entendit un appel derrière lui ; mais il faisait si peu attention aux choses extérieures qu'il aurait poursuivi son chemin sans se retourner si on n'avait tapé légèrement sur son épaule.

On disait en même temps :

— Je ne me trompe pas, vous êtes bien le lieutenant Gilbert Morel.

— En effet, Monsieur ; mais...

Gilbert regardait avec inquiétude l'individu qui l'arrêtait, un homme d'une cinquantaine d'années, grand, sec, vêtu fort élégamment.

Cet individu demanda :

— Vous ne me reconnaissez donc pas ?

Gilbert tressaillit.

Et il dit, presque effrayé :

— Pardon, Monsieur... Mais, tout d'abord, sous ces vêtements, je vous avoue...

Il reconnaissait le mystérieux individu de Thuan-An, l'homme aux petites Japonaises, cet inconnu à qui il devait la vie.

— On ne peut vraiment pas conserver des habits d'Annamite quand on redevient Parisien, répliqua celui-ci.

— Ah ! vous rentrez à Paris ?

— Je ne fais que le traverser cette semaine ; quelques affaires m'appellent en Angleterre. Mais, dans quelques mois, j'aurai le plaisir de vous revoir, ainsi que votre ami, M. de Montmoran.

Gilbert, surmontant l'antipathie qu'il éprouvait contre ce mystérieux personnage, essaya d'être aimable :

— J'espère que, maintenant, vous ne ferez plus de difficultés pour me dire enfin votre nom ?

— Permettez-moi de garder mon incognito jusqu'à mon retour de Londres ; laissez-moi me débarrasser de ma livrée de commerçant ; et soyez persuadé que, dès que j'aurai repris mon nom et mon titre, ma première visite sera pour vous.

— Alors, au revoir, Monsieur ?

— A bientôt !

L'inconnu s'éloigna, tandis que Gilbert reprenait son chemin, très péniblement impressionné par cette rencontre. Il n'était certainement pas superstitieux, et pourtant il ne pouvait se défendre d'une sorte d'appréhension, comme un naïf Breton qui aurait rencontré un oiseau de mauvais augure.

— Bah ! fit-il en se secouant, Philippe rirait bien de moi si je lui avouais ma faiblesse...

Quelques instants plus tard, il arrivait devant l'hôtel de M. de Montmoran. Il attendit un peu, se sentant tout à coup oppressé ; et, au moment où il allait s'enner, il entendit des pas de chevaux ; il se retourna et vit

son ami Philippe et Viviane, qui revenait d'une longue promenade au Bois-de-Boulogne.

Viviane pâlit et trembla tellement qu'elle ne tenait plus sa guide.

— Enfin ! balbutiait-elle. Enfin, vous voilà !

Il l'enleva de son cheval et eut le bonheur exquis de la tenir une seconde sur sa poitrine.

— Mais ! disait Philippe, vous nous avez fait passer de vilaines journées. Et je vais vous gronder.

En disant ces mots, il avait un regard, un sourire pleins d'amitié.

Gilbert leur serra affectueusement la main ; puis, il dit gravement :

— Mademoiselle, mon cher Philippe, avant de vous donner aucune explication, je dois voir votre père.

— Mais il vous attend tous les jours, s'écrièrent le frère et la sœur.

— Et c'est moi qui vais vous mener à lui, ajouta Viviane.

Ils entraient dans l'hôtel. Philippe laissa les deux amoureux le précéder.

— Méchant, murmurait Viviane, je ne vivais plus... Et mon père exige que je joue la comédie du monde ! Ce matin encore, comme je parlais de faire une promenade vers Saint-Cloud, pour éviter la cohue des élégants, il m'a imposé d'aller à cette allée des Poteaux que j'abhorre... Pourquoi, grand Dieu, nous avez-vous fui quand nous touchions à la victoire, que mon père céda à notre affection ? Et il vous tient en si haute estime que nous n'avions pas eu grand-chose à faire... Pourquoi ? Un mot, je vous en supplie...

Et, comme elle se serrait bien près de lui, il se sentait enivré par le parfum de ses cheveux.

Ah ! comme il aurait voulu lui répondre, et la rassurer d'une seule parole. Il eut le courage de se contenir. Et il balbutia :

Tout à l'heure, Mademoiselle, ne m'enlevez pas ma force, oui, tout à l'heure vous saurez tout ; mais je ne voudrais plus encourir le moindre reproche de votre père. Et quand enfin il me l'aura permis, j'aurai une joie ineffable à vous dire que je vous aime par-dessus tout !

Elle murmura, toute heureuse :

— Merci : maintenant, je ne demande plus rien... J'avais été assez folle, pour douter de votre amour...

Elle frappa à une petite porte, devant laquelle ils arrivaient et ouvrit sans attendre de réponse.

— Mon père, voici M. Gilbert ! s'écria-t-elle avec une joie de triomphe.

L'amiral se leva brusquement ; mais il ne vint pas au-devant de Gilbert.

Il dit avec beaucoup de courtoisie :

— Asseyez-vous, Monsieur. Laissez-nous, Viviane.

Puis, l'amiral se rassit et fixa un regard singulièrement pénétrant sur le jeune homme.

— Monsieur, commença-t-il, d'un ton sévère, je ne vous ferai pas l'injure de vous reprocher votre conduite, je vous sais homme d'honneur, et j'ai compris que des motifs très graves...

— En effet, Monsieur, interrompit Gilbert, à qui le danger rendait son beau courage. Et ce sont ces motifs que je viens vous exposer.

— Parlez, Monsieur.

— Je vous ai inconsciemment trompés, vous et tous ceux que je connaissais jusqu'ici, en portant le nom de Morel, qui n'est pas le mien. Je suis un enfant abandonné et élevé, je vous le jure, par un père et une mère qui, ayant perdu leur véritable enfant, m'aimaient comme leur fils : des circonstances, que je vous expliquerai une autre fois, leur avaient permis de me faire passer réellement pour leur fils...

— Et naturellement cette situation n'a été connue de vous que récemment ?

— Ai-je besoin de vous dire que je l'ignorais entièrement au moment où je me trouvais à Cannes.

— Je vous crois, Monsieur.

— Poussé par l'amour le plus respectueux, mais le plus ardent, j'ai osé avouer ma tendresse à Mlle de Montmoran...

— Je le sais, et ma fille vous aime. Ensuite ?

— J'ignorais aussi le métier de mon père ; par un respect humain que vous comprendrez facilement, il s'était donné à moi comme un voyageur de commerce, et je n'ai appris qu'il n'était qu'un simple prestidigitateur que le jour où il a donné une séance à la villa des Anémones sous le nom de Morelli... Ah ! je vous jure que je n'ai pas cessé de l'aimer, de le respecter, et que jamais je ne séparerai sa vie de la mienne, sa pauvre vie qui n'a été jusqu'ici qu'un long sacrifice pour moi !

— Ce serait, en effet, indigne d'un homme de cœur, tel que vous, dit tranquillement l'amiral.

Il y eut un moment de silence ; puis Gilbert reprit :

— Mais j'ai compris la distance qui me séparait de vous, je me suis enfui, je n'ai dit mon abominable douleur à personne, je m'imaginai que je pourrais oublier... Et j'ai voulu donner ma démission, pour ne plus me trouver en face de Philippe, et surtout pour me consacrer à ceux que je croyais encore mon père et ma mère. Le ministre a repoussé ma demande.

— Je le sais. Il a bien fait.

— Il a prévenu mon père ; et mon père a alors deviné mon chagrin : il a tout deviné, mon amour, mon espoir, l'opposition que vous ne pouviez manquer de faire à un mariage par trop humble... Et alors, avec une sublime grandeur, lui et ma mère se sont sacrifiés ; ils m'ont appris que je n'étais pas leur enfant, et, malgré mes supplications, malgré tout ce que j'ai pu tenter pour les empêcher, ils ont accompli une démarche, que Dieu voulait sans doute, car elle a été aussitôt couronnée de succès.

— Ces parents, que je respecte comme vous, connaissaient-ils votre véritable famille ?...

— Non ; mais ma grand-mère, qui reste seule, de ma véritable famille, me recherchait avec passion, après m'avoir jadis repoussé. Mon père et

ma mère sont morts. Je me croyais une grande rancune au fond du cœur pour cette pauvre grand-mère et, quand je l'ai vue, si malheureusement, si follement désireuse de m'aimer, et, en même temps, si reconnaissante à ceux qui m'avaient élevé, chéri comme leur enfant, je l'ai aimée bien vite : et je n'ai eu qu'à recevoir un baiser d'elle pour que le mal qui m'a été fait s'effaçât de mon esprit.

En même temps un nouveau sentiment pénétrait en moi, comme une sorte d'orgueil du nom que j'avais le droit et le devoir de porter, car j'estime qu'on appartient à son nom autant que votre nom vous appartient.

Gilbert Morel n'existe donc plus : c'est aujourd'hui le marquis de Trévenec qui vous demande la main de Mlle Viviane de Montmoran.

Il avait à peine prononcé ce nom de Trévenec que l'amiral se levait comme un fou, tandis qu'un cri déchirant retentissait à la porte du cabinet.

— Malheureux ! prononça douloureusement l'amiral. Malheureux enfant !

La porte du cabinet s'ouvrit, et Viviane, pâle comme une morte, parut, fit quelques pas vers son père, puis tomba évanouie, Philippe, qui la suivait, la prit et l'emporta en murmurant :

— Pauvre sœur !... Pauvre ami !...

Gilbert, épouvanté, balbutiait :

— Mais qu'ai-je dit, grand Dieu !

Et il se tordait les mains, sentant qu'un nouveau coup allait le frapper.

L'amiral marcha quelques instants, comme égaré, dans son cabinet ; puis, s'arrêtant devant Gilbert, la voix grosse de larmes, il dit :

— Courage, lieutenant ! Je vois que l'on ne vous a révélé que la moitié de la vérité quand on vous a parlé de votre père, le marquis de Trévenec ; et j'estime que vous tromper plus longtemps serait une infamie. Croyez bien que, malgré ce que je vais vous révéler, je ne vous enlève pas une parcelle de mon estime ; mais nous devons tous nous incliner devant la fatalité... Votre père fut un brillant officier ; mais, pour accomplir un triste mariage, il quitta la marine... Votre grand-mère fut si impitoyable pour lui qu'il dut péniblement gagner sa vie... Il n'y réussit point... Et, un jour, à bout de ressources, dans un moment de folie, il assassina un de ses meilleurs amis.

— Mon Dieu, ayez pitié de moi !... Est ce que je deviens fou !

Gilbert, qui s'était levé de son siège, y retombait, sentant le terrain se dérober sous lui.

Et il s'écriait avec une terrible angoisse :

— Moi, moi, fils d'assassin !

Puis il saisit comme suppliant les mains de l'amiral et bégaya :

— Je vous en conjure, dites-moi que vous voulez m'abuser, éprouver mon courage... Ah ! vous vous taisez !... Ainsi, c'est possible cela ? Mon père fut un assassin...

— Hélas ! Et je n'ai plus qu'un mot à ajouter : l'ami qu'il assassina était le comte de Montmoran, mon frère... Adieu donc, puisque la fatalité nous sépare ! Après cette révélation, je n'ai plus rien à ajouter.

Gilbert, après quelques secondes de prostration, se redressa, et les yeux au ciel, les mains jointes comme pour une prière, il dit fermement :

— Mon père ! Du ciel tu peux lire en mon âme. Je ne crois pas à cette monstrueuse accusation... Non, non, non ! Tu n'a pas été un assassin ! Je ne vous dis pas adieu, Monsieur, mais au revoir. Et je vous remercie d'avoir dit la vérité, ou du moins ce que vous imaginez être la vérité.

L'amiral tremblait et pleurait.

— Hélas, dit-il, mieux eût valu pour vous rester simplement Gilbert Morel.

— Vous vous trompez, Monsieur ! s'écria Gilbert avec une sublime grandeur. J'ai d'abord hésité à accepter ce nom de Trévenec, ce titre de marquis... Maintenant je vais réclamer hautement mon droit de le porter ; car je veux effacer la flétrissure dont on a osé le souiller !

— Pauvre enfant ! s'écria l'amiral en secouant la tête, dans quelle folle entreprise voulez-vous vous lancer ! Acceptez la destinée sans vous révolter...

— Pardon, Monsieur, je suis seul juge de ce qui me reste à faire. Je vous remercie de votre sympathie ; mais je n'accepte nullement la destinée.

— Adieu ! Je vous plains de toute mon âme.

— Au revoir !

Et Gilbert partit comme un fou.

(A suivre).

POUR PARAÎTRE LE 27 AVRIL---

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages in-octavo

Tous les lecteurs et abonnés recevront GRATUITEMENT cette superbe prime. C'est JEANNE D'ARC racontée par l'image, grâce au crayon puissant des meilleurs artistes ; texte soigneusement revu par Marius Sepet.

LE SAMEDI va passer de 16 pages à 24 pages chaque semaine, par l'encartage, avec pagination séparée, de L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC.

Communiquez cela à tous vos amis et adressez de suite vos commandes aux dépôts de journaux.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 95

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

DE

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

M. DU JARDIN

PHOTOGAPHE

538 RUE LAGAUCHETIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

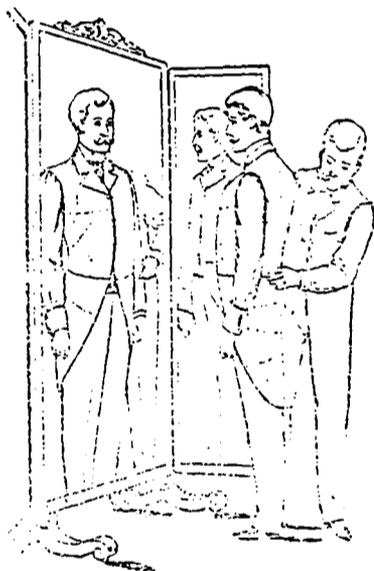
Primes du "Samedi"

COUPON No 21

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

— NUMÉRO DU —

20 AVRIL 1895



ARTHUR PELTIER

Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON

1837 Rue Ste-Catherine

F. KELLY

Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL

POIRIER, BESSETTE & CIE

IMPRIMEURS

516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

QUEEN'S THEATRE

THEATRE ROYAL

SEMAINE DE PAQUES

Semaine commençant Jeudi, le 27 avril, en matinée, à 11 heures, régulières, mercredi et samedi.

Joseph Haworth

Lundi et mercredi, mat. 11 h. "The Bell's"

Lundi soir "Hamlet"

Mardi et Vendredi soir "Richard III"

Prix mat. — 25c, 50c, 75c et \$1.00.
Prix soir — 25c, 50c, 75c et \$1.00.
Sièges en vente au théâtre, de 10 heures à midi, à 14 heures et tous les jours, chez Shaw, 225 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux Hôtels.

Semaine commençant Jeudi, le 27 avril, à 11 heures, régulières, mercredi et samedi.

"THE HUSTLER"

Nous arrivons avec quatre nouveaux artistes. Visite à l'opéra, à 11 heures, à 14 heures et à 19 heures.

Tous les premiers de la semaine, compris: Sherrill, M. W. Harry, Biggs, Jos. W. G. M. Mills, James P. Smith, Jas. F. Cook, J. B. Bradley, James Wilson, Thos. H. Humphreys, M. C. H. Smith, Ingo Hernandez, Marie Mays, John Taylor, Clara Randall, Miss Sargent, Senorita Conchita et d'autres.
Plus considérable, meilleur et plus gai que jamais.
Les représentations seront exactement les mêmes qu'au théâtre lors de l'engagement de la compagnie au Boston Theatre.

Admission, 10c, 25c et 50c. Sièges réservés, 15c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures à midi, à 14 heures et à 19 heures.
Semaine suivante: "Ros. Hill's Philly Coy."

"Shakespeare"

de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

ESSAYEZ-LE

LA

Société Artistique Canadienne

1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE

24 Avril '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION: Le Numéro 11,500 a gagné le prix de \$1,000.
Do 77,742 do 400.
10 AVRIL Do 44,184 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU**
DR GODERRE



POUR
GUERISON CERTAINE
DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-24

L'allumette qui s'allume toujours ne coute pas plus que l'allumette qui ne s'allume pas toujours.

LES ALLUMETTES DE
E. B. EDDY
S'ALLUMENT TOUJOURS.

7 E. De Lorimier, L.L.B. Evg. H. Godin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS

BANQUE du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,
TÉLÉPHONE 1337. MONTREAL
avril 7 9

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constamment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Epinette, Fruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE
Telephone 6166 mai 1 25

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur
AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

No 516 RUE CRAIG

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
9-Oct

BUTTE AUX VENTS

EAU MINERALE

Propriété de **VARENNES**

GASP. MASSUE

Seul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau

MONTREAL



Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratit notre livre sur la beauté*

THE MONTREAL CHIMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le **TONIQUE** le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le **VIN DE VIAL** est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie **J. VIAL**, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Cie Coloniale



CHOCOLATS



DE **QUALITÉ SUPÉRIEURE**

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS



NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 37 et 39 rue St-Jacques.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

JEU DE POKER!

AUX LECTEURS DU "SAMEDI".

Le **SAMEDI** vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume, 25 centins,

Franc de port.

En vente aux bureaux du **SAMEDI**.

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et Messieurs, — soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rougeurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S. — Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité de remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 RUE CRAIG, MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes
Blancs de toutes sortes, etc.

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs